

ARMORICA

F. C.

POÉSIES

PAR

L'ABBÉ J.-M. KERBIRIOU



BREST

IMPRIMERIE A. DUMONT, RUE KLÉBER, 11

—
1892

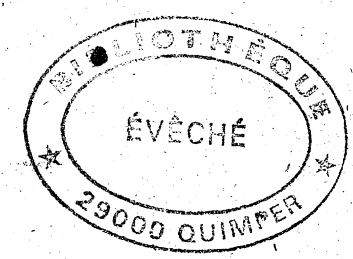
66A

fo.

ARMORICA

Diocèse de
Quimper & Léon
Evêché de Quimper et Léon

Document numérisé en 2016



~~~~~  
BREST. — IMPRIMERIE A. DUMONT  
~~~~~

19508

ARMORICA

~~~~~

POÉSIES

PAR

L'ABBÉ J.-M. KERBIRIOU



BREST  
IMPRIMERIE A. DUMONT, RUE KLÉBER, 11

—  
1892

BB  
841  
KER

## ARMORICA

---

*Ce volume, comme l'indique son titre, ne parle que des choses de la Bretagne, de son patriotisme, de ses vieilles légendes où elle se reflète si bien, de sa foi religieuse et guerrière. Des sônes, œuvre sans doute d'un Cloarec ou d'un meunier, parsemés dans l'ouvrage, présenteront le génie breton sous une autre face, et quelques pièces de nos bardes celtiques contemporains prouveront à nos plus jaloux détracteurs que l'on sait encore chanter sur nos rivages. Je dois mentionner particulièrement G. Milin dont les ravissantes poésies Bretonnes s'appellent : « La Colombe du Barde ; Le Rossignol des Trépassés ; Le Roitelet de Bretagne ; Violette et Pinson ; Mathelin le Barde. »*

*En publiant Armorica, je n'ai qu'un désir, celui de faire aimer de plus en plus notre Bretagne, dont plusieurs voudraient faire disparaître la foi et les vieilles traditions. Puissé-je avoir atteint mon but ! Puissent tous ceux qui me liront s'écrier, en fermant le volume :*

..... aimons, aimons comme elle  
Cette terre que Dieu pour nous créa si belle,

La terre des héros et des hommes de cœur,  
Qui, vivant en Chrétiens, savent mourir sans peur.

.....

Aimons tous la Bretagne où fut notre berceau,  
Et puissions-nous un jour y trouver un tombeau !

— La Jeune fille noyée de Lanildut. —

*Lanildut, le 31 mai, fête de sainte Angèle.*

J.-M. K.

— 7 —

I.

## A LA TERRE DES HOUX

—

Après cinq ans d'exil, je te revois encore,  
Toi dont le nom sacré pour ma lèvre est si doux !  
Je ne te quitte plus, Bretagne que j'adore,  
O la terre des preux, ô la terre des houx !

×

Poétiques cités, Naples, Florence, Athènes,  
Aux yeux surpris du Celte en vain souriez-vous....  
Le Celte vous préfère et l'arôme des chênes,  
Et les landiers fleuris de la terre des houx.

×

A nous, comme autrefois, à nous les sanctuaires  
Où la Vierge bénit ses Bretons à genoux,  
Les croix des vieux menhirs, et les pieux calvaires  
Germant de toutes parts dans la terre des houx.

×

A nous les genêts d'or, et les chansons du pâtre  
Que répètent au loin les vallons de Ker-Roux,  
Et, le soir arrivé, sur la pierre de l'âtre,  
Les contes merveilleux de la terre des houx.

×

Oh ! quel plaisir alors, les deux mains à la flamme,  
Lorsque le vent d'Arrez mugit autour de nous,  
D'écouter un récit qui fait palpiter l'âme,  
Et rêver doucement à la terre des houx !



Farfadets des étangs, korrigans des bruyères,  
Qui dansez dans la nuit jusqu'à devenir fous,  
Entendez-vous encor l'appel des Lavandières  
Jetant leur triste plainte à la terre des houx ?



Le clairon retentit, et la lice est ouverte....  
Votre lance en arrêt, frappez vos plus grands coups !  
Votre bannière au vent ! Fiers chevaliers, alerte !  
Le sang des preux fait bien sur la terre des houx.



Dieu le veut ! Dieu le veut ! Et vos fils les zouaves  
Dans les champs de Patay se sont élancés tous....  
Ils tomberont sans peur comme tombent les braves,  
Avec un souvenir pour la terre des houx.



Patriotisme et foi ! C'est là notre devise....  
Pour combattre le mal, Bretons, réveillez-vous !  
Le flot monte toujours.... Mais il faut qu'il se brise  
Sur ton âpre granit, ô ma terre des houx.



Oui, marchons hardiment sur les pas des ancêtres,  
Qui dans leur froid linceul frémissent de courroux ;  
Comme eux sachons mourir pour Jésus et nos prêtres,  
Et restons les enfants de la terre des houx.



II

GWENOLA

—

I

A Carantec était une petite fille  
Qui partout s'appelait Gwenola la gentille.

×

Ses paroles étaient plus douces que le miel,  
Et son front respirait comme un parfum du ciel.

×

Gwenolaïk entraît dans ses quinze ans à peine,  
Et son âme pourtant de chagrins était pleine.

×

(« Mon père était vaillant.... Il haïssait l'Anglais....  
Et c'est là dans les flots qu'il repose à jamais.

×

Et ma mère sentit, à la triste nouvelle,  
Sentit son pauvre cœur qui se brisait en elle,

×

Je cherche du regard, mais toujours vainement....  
Mon regard n'aperçoit nul ami, nul parent.

×

Sans cesse je gémis sous mon toit solitaire....  
Plus de bonheur pour moi désormais sur la terre.

×

Dame de Rumengol, secourez votre enfant,  
Montrez que votre bras est encore puissant ;

×

Et moi, que l'on dédaigne ici comme étrangère,  
Je me rendrai, pieds nus, à votre sanctuaire.

×

Le soir du grand Pardon, oui, je ferai pour vous  
Le tour de votre autel sept fois sur mes genoux

×

Les malheureux, hélas ! vous le savez, Marie,  
N'ont rien à vous offrir que leur cœur qui vous prie.

×

Que puis-je vous donner ? Je suis plus pauvre encor....  
Mais j'ai mes longs cheveux, mon unique trésor.

×

Ces cheveux dont je vais former une couronne,  
Pour la porter demain à ma douce Patronne.

×

Elle sera tressée avec les fleurs des champs,  
Et mes pleurs en seront les plus purs diamants. »)

II

Elle a passé les flots...voici la terre ferme....  
Gwenola, ton voyage est encor loin du terme !

×

Des landes, des vallons.... Et la route est sans fin....  
O bonheur ! je le vois.... C'est Rumengol enfin !

×

Rumengol ! Elle sent alors comme une flamme  
Pénétrer tout à coup jusqu'au fond de son âme,

×

Et baisant à genoux, baisant avec ferveur  
Les pieds de Notre-Dame, elle a dit dans son cœur :

×

— Exaucez Gwenola ! Je désire, ô ma Mère,  
Mourir au seuil béni de votre sanctuaire !

×

Ici, sous le gazon, mon corps reposera,  
Et mon âme vers vous joyeuse s'en ira. —

×

Et la Vierge aussitôt répond avec tendresse :  
— Dans ce monde trompeur le mal règne sans cesse,

×

Et ton cœur, que pourrait te ravir un méchant,  
Est aujourd'hui plus pur que l'or le plus brillant

×

Gwenola viens au Ciel achever ta prière, —  
Et Gwenola, fermant les yeux à la lumière,

×

Disait : — Mère, je veux vous aimer à jamais....  
Mais toujours soient maudits, soient maudits les Anglais!

~~~~~


III

QUIBERON

Sur toi, dont le nom seul réveille ma colère,
Où je trouve du sang comme sur un calvaire,
 Je pleure, Quiberon. ...
Et vous, guerriers, mourez sous la blanche oriflamme. ...
Voici, voici les chants que vous gardait mon âme
 De prêtre et de Breton.



Salut au Chef ! salut à la troupe d'élite
Dont la bouillante ardeur court et se précipite
 Aux glorieux exploits !
Voyez-vous les éclairs sillonner la bataille
Et flotter, orgueilleux, défiant la mitraille,
 L'étendard de nos rois ?



Parmi les plus vaillants, Rotalier se signale,
Lorsque son fils, soudain frappé par une balle,
 Expire dans ses bras.
(Ces larmes, je le jure, amis, sont les dernières
En avant, en avant ! et cessons d'être pères,
 Pour n'être que soldats.)



Bientôt le désespoir, l'épouvante et la rage....
Des femmes, des blessés se traînent sur la plage,
 Sombres, les yeux hagards ;
Et les vaisseaux anglais que leur appel supplie,
Contemplant sans pitié cette longue agonie
 D'enfants et de vieillards.



O traîtres, je vous marque au front de mon stigmaté....
Oui, oui, vous êtes bien la race de Pilate,
 Vous les hommes sans cœur.
Les exploits de Suffren ont ravivé vos haines ...
Vous gardez votre sang.... Mais par toutes vos veines
 A coulé votre honneur.



L'honneur ! Il est puissant dans les âmes encore,
Et chaque âge voudra, Warren le Commodore,
 Dresser ton pilori.
Au secours des Français ton escadre s'avance....
Mais, lâche, sois content, savoure ta vengeance....
 Le grand nombre a péri.



Ils ont été, du moins, fidèles à la gloire,
Et sans cesse leurs noms surgiront de l'histoire
 Pour accuser le tien,

Hervilly, Lamoignon, ce héros magnanime,
Dont les siècles diront le dévouement sublime
Pour son frère Christien.

×

Le sort en est jeté... Le drapeau blanc succombe,
Et Sombreuil frémissant devant cette hécatombe
Qu'ont faite les combats,
Sombreuil baisse la tête, et tout à coup s'écrie :
Arrêtez, arrêtez ! Je vous offre ma vie,
Mais sauvez mes soldats !

×

Il livre en même temps sa redoutable épée.
Albion peut trahir, et la France trompée
Ne l'a que trop appris.
Mais Hoche violant, malgré la foi jurée,
La parole qui doit être à jamais sacrée,
Ah ! lui, je le flétris !

×

Et les nôtres mourront pour assouvir sa haine....
De larges flots de sang ruissellent dans la plaine
Au lugubre renom ;
Chaque éclair du fusil abat une victime....
Mais parmi les bourreaux que la fureur anime
Il n'est pas un Breton.

×

C'est là qu'ils sont tombés, Sombreuil, Hercé, Soulanges,
Et cette légion de martyrs que les anges
Aux chants harmonieux,
Jaloux de leur victoire, emportent sur leurs ailes,
Pour les initier aux splendeurs éternelles
Dont s'enivrent les cieux.

×

C'est là, c'est là que dort sur le sol d'Armorique,
Attendant le réveil, la poussière héroïque
Des immortels vaincus.
Oh ! n'oublions jamais cette sublime page,
Et jurons, nous aussi, d'imiter le courage
De ceux qui ne sont plus.

×

Un jour, enfin, la France, échappée à l'abîme,
A senti le remords, et réprouvé le crime
Commis par ses enfants,
Et ses pleurs ont dressé l'autel expiatoire,
Où Sombreuil et les siens, protégés par l'Histoire,
Sommeillent triomphants.

~~~~~

IV

LA PENNERÈS DE KEROULAS

I

— Avec des fleurs d'or sur la tête,  
Et sa robe de satin blanc,  
L'héritière vient à la fête,  
Le cœur joyeux et souriant. —



Ainsi parlait-on dans la salle  
Pendant que l'héritière entrait....  
Mais quoi ! son visage était pâle,  
Et, triste, son cœur soupirait.



— Colombe qui voles légère  
Sur les créneaux de Keroulas,  
Répète-moi ce que ma mère  
A la sienne redit là-bas.



Ils arrivent de la Cornouaille....  
Tout ici me donne à penser....  
J'ai peur, et mon âme tressaille....  
On désire me fiancer.



Ce marquis ne saurait me plaire  
Malgré ses biens et son grand nom ;  
Il ne m'aura pas, je l'espère....  
Kerthomaz, je ne dis pas non.



Et Kerthomaz, heureux naguère,  
Sans cesse aussi se lamentait....  
Kerthomaz aimait l'héritière,  
Et bien souvent il répétait :



— Je voudrais, caché sous la branche,  
Je voudrais être rossignol  
Pour voir sa petite main blanche,  
Et la caresser dans mon vol ;



Je voudrais être la sarcelle  
Qui folâtre sous ses palmiers,  
Pour mouiller mes yeux et mon aile  
Dans l'eau qui mouille ses deux pieds. —

II

Salaün, comme à l'ordinaire,  
Montant son joli cheval noir  
Salaün, couvert de poussière.  
Arriva le samedi soir.



— Répondez, petite héritière....

Où sont allés ceux du château ?

— Ils sont allés à la rivière ....

Hâtez-vous ! les chiens sont à l'eau

×

— Que les chiens boivent à leur aise....

Mais si je viens à Keroulas,

C'est pour un secret qui me pèse....

De grâce, ne vous fâchez pas. —

III

— Madame, je vous en supplie,

Choisissez plutôt Pennanrun,

Et vous serez vite obéie....

Je prendrais même Salaün.

×

Mais Kerthomaz, je le préfère ;

A lui j'ai donné mon amour,

Depuis qu'à Keroulas, ma mère,

Vous le laissez faire sa cour. —

×

— Kerthomaz, en toute franchise,

Que pensez-vous de Châteaugal ?

— Si vous souffrez que je le dise,

Dans ce manoir on est très mal.

×

Rien qu'une salle délabrée,

Des fenêtres pendant en l'air,

Et la grande porte d'entrée

Chancelant dans ses gonds de fer.

×

Dans la salle une vieille femme

Sans cesse grondant dans son coin,

Et, sans nul souci de son âme,

Pour ses chapons hachant du foin.

×

— Vous mentez.... mais je vous pardonne....

Le marquis possède un trésor ;

Sur ses portes l'argent rayonne,

Et sur ses fenêtres encor.

×

Quel honneur pour la fiancée

Dont le marquis prendra la main !

— D'un tel honneur je suis blessée....

Oui, oui, qu'il reparte demain !

×

— Des pleurs encore à ce visage !

Vous épouserez le marquis ;

Ma fille, devenez plus sage,

Puisque votre cœur est promis.

C'est que dans le fond de son âme  
La maîtresse de Keroulas  
Brûlait de la plus tendre flamme  
Pour le noble et beau Kerthomaz.

×

— Votre anneau d'or et votre chaîne  
Kerthomaz, je vous les remets. ...  
Loin, loin de vous le sort m'entraîne,  
Je dois oublier désormais. —

IV

Dur eût été comme la pierre  
Qui n'aurait point pleuré, voyant  
La pauvre petite héritière  
Embrasser la porte en sortant.

×

Et les pauvres de la paroisse  
Sanglotaient, tombant à genoux...  
— Oh ! vous redoublez mon angoisse ..  
A Châteaugal vous viendrez tous.

×

Comme ici, je ferai l'aumône...  
Trois fois par semaine, je veux  
Qu'à la porte d'honneur l'on donne,  
L'on donne mon blé le plus vieux. —

×

Si le marquis la laissait dire,  
Le marquis murmurait tout bas :  
— Mes trésors ne pourraient suffire,  
Et je ne le permettrai pas. —

V

A Châteaugal aucun sourire....  
Que pour elle tout va changer !  
— A ma mère je veux écrire,  
Et j'ai besoin d'un messager. —

×

Et le page dit à la dame :  
— Ecrivez, quand vous le voudrez,  
Pour soulager un peu votre âme....  
Des messagers, vous en aurez. —

×

Lorsqu'arriva le jeune page,  
La châtelaine s'ébattait  
Avec les grands du voisinage ...  
Kerthomaz lui-même riait.

×

Elle regarda la missive :  
— Vite, les chevaux dans la cour !  
Kerthomaz, il faut que j'arrive  
A Châteaugal avant le jour. —

×

— Pourquoi ce drap cachant la porte,  
Dit la dame de Keroulas ?  
— Cette nuit, l'héritière est morte....  
— Je l'ai tuée, hélas ! hélas !

VI

Kerthomaz et la pauvre mère,  
Frappés au plus profond du cœur,  
Ont caché dans un cloître austère,  
Caché leur faute et leur douleur.



V

LE CHANT DES AMES

Si je gémis à votre porte,  
Chrétiens, ne soyez pas surpris !  
Le souffle de Dieu nous emporte  
De tous côtés, pauvres esprits.



Sans cesse plongés dans les flammes....  
Est-il un supplice pareil ?  
Ayez, ayez pitié des âmes,  
Et secouez votre so mmeil.



Oui, nous pleurons dans la souffrance,  
Pendant que vous dormez au lit....  
Priez ! Donnez-nous l'espérance  
De sortir de ce lieu maudit.



Un oreiller dans une bière,  
Un drap blanc, — Ecoutez, chrétiens —  
Et par-dessus, cinq pieds de terre,  
De ce monde voilà les biens.



Enfants, peut-être votre mère  
Se tord au milieu de ces feux,  
Ou votre sœur, ou votre frère,  
Et vous ne priez pas pour eux.



C'est là dans l'horrible fournaise,  
C'est là que, courbés à genoux,  
Haletants sur un lit de braise,  
Ils élèvent les mains vers vous.



Jadis, quand j'étais dans le monde,  
J'avais des amis, des parents....  
Egarés dans la nuit profonde,  
Nul ne songe plus aux absents.



Portez une bonne mesure,  
Lorsque vous irez au marché,...  
Soyez toujours pleins de droiture !  
Il n'est pour Dieu rien de caché.



Vous qui reposez sur la plume,  
Sautez pieds nus, sautez dehors,  
Et dites sur l'âtre qui fume  
Un *de profundis* pour les morts.

VI

DANS UNE FERME BRETONNE

I

J'avais quitté Plou-Goulm et le vieux presbytère  
Où le recteur toujours m'accueille comme un frère.  
J'allais par les sentiers courant dans les blés verts,  
Sentiers pleins de parfums, d'harmonieux concerts  
Devant moi s'étendait la mer étincelante,  
Et j'entendais au loin la vague frémissante  
Dont l'écume blanchit les rochers de Santec.  
Là, se dressent aussi les grands sapins de Siec,  
Qui couvrent maintenant — ô récit lamentable —  
L'ancien bourg enfoui sous des monceaux de sable

II

— Bonheur à la maison ! — Monsieur, bonjour à vous ! —  
Et vite Noëllic prit mon bâton de houx.  
— Mon espiègle attendait une image sans doute —  
J'essuyai sur mon front la sueur de la route,  
Et, lassé, je m'assis sur le banc de noyer  
Qui reluisait joyeux en face du foyer.  
La fermière bientôt montra la nappe blanche  
Qui chez nous apparaît seulement le dimanche,

Et voulant pour son lait, du lait trait le matin,  
 Servir au voyageur une cuiller d'étain,  
 Gaît d'un coin tira la clef de son armoire.  
 Je pleure en écrivant cette touchante histoire....  
 L'armoire était ouverte, et sanglotant tout haut :  
 — Mon Dieu, me résigner ! Cependant il le faut....  
 Voici le livre encor qu'il avait à la messe....  
 C'est un doux souvenir que du moins il me laisse.  
 Car il était pieux, et Monsieur le recteur,  
 Adoré des enfants, l'aimait pour sa candeur.  
 Il l'instruisait à part deux heures la semaine ;  
 Alan, de son côté, mettait si bien sa peine,  
 Que pour le catéchisme il était le premier.  
 Et la mère à ses yeux porta son tablier.  
 Elle reprit après un moment de silence :  
 Dix-huit ans. .. Il entra dans son adolescence,  
 Et le tailleur du Roz, le meilleur du canton,  
 Vint lui faire un habit pour les jours de Pardon.  
 Il est tout neuf encor.... Dès les vêpres finies,  
 On le voyait, joyeux courir à Loc-Géryes....  
 Pour Alan son village était le monde entier.  
 Vers le soir, il montait par le petit sentier  
 Qui conduit à Kermale. Hélas ! sa fiancée  
 Repose comme lui dans la tombe glacée  
 Une fois cependant, — C'est qu'il craignait pour moi,  
 Et devait avant peu satisfaire à la Loi —  
 Une fois il me dit : J'ai promis un grand cierge  
 Au recteur de Plou-Gorn pour l'autel de la Vierge.

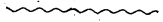
Si je pouvais toucher le seuil de Lambader,  
 Comme j'invoquerais l'Étoile de la mer !  
 Il s'en alla pieds nus, égrenant son rosaire,  
 Et s'arrêtant dévot à chaque croix de pierre  
 Qu'il trouvait sur sa route. Il aperçut enfin  
 Le clocher dominant les grands bois de Troërin.  
 Lambader ! Et son cœur s'ouvrit à l'espérance....  
 Le mien est aujourd'hui brisé par la souffrance,  
 Quand je songe à mon fils endormi dans la mort.  
 Pardon ! Je me soumets, douce Vierge, à mon sort....  
 Mon Alan vous pria, bût à votre fontaine,  
 Son chapelet en main vous raconta sa peine,  
 Et fit sur ses genoux le tour de votre autel.  
 Il n'est plus... Dieu me l'a demandé pour le Ciel.  
 Et la mère pleurait en refermant l'armoire.  
 Noëllic, lui, disait : Monsieur ne veut pas boire....  
 Si j'avais et lait frais et cuillère d'argent,  
 Assis près du foyer, que je serais content !  
 Pauvre enfant que n'a pas encor frappé l'orage,  
 Jouis, jouis longtemps du bonheur de ton âge !  
 Je sortis aussitôt.... Devant cette douleur  
 J'aurais en vain caché les larmes de mon cœur.

### III

Oui, ton fils est au Ciel.... Il était de ces braves  
 Répondant fièrement à leur nom de zouaves.  
 Loigny, Patay, — deux noms écrits avec leur sang —  
 Vous l'avez vu toujours combattre au premier rang.



Digne de son pays, et digne de sa mère,  
Il n'a pas déserté cette sainte bannière  
Qu'au milieu des obus et des bruits du canon  
Faisait flotter sans peur le noble Verthamon.  
Il a suivi Kéré dans la lutte suprême,  
L'héroïque Kéré, breton comme lui-même.  
Ils sont tombés tous deux en criant : En avant !  
Bardes, vous chanterez un jour leur dévouement,  
Et leurs mâles vertus, et leur foi sous les armes...  
Moi, je ne puis, hélas ! leur donner que des larmes.



VII

LA COLOMBE DU BARDE

LE ROITELET

— Je n'ai jamais vu ta pareille...  
Ton langage est comme du miel.  
Dis-moi, dis-moi vite à l'oreille :  
N'est-ce pas que tu viens du ciel ?

×

Quand s'ouvrent tes deux blanches ailes,  
Quels parfums suaves et doux !  
Oui, des demeures éternelles  
Tu descends au milieu de nous. —

×

LA COLOMBE

— Ici vous possédez un barde  
Que la Bretagne connaît bien...  
Et Dieu m'a commise à la garde  
De ce noble barde chrétien.

×

Au ciel il m'a prise en échange  
D'un de ses sons les plus beaux....  
Ah ! Que n'ai-je la voix d'un ange  
Pour le répéter sans repos !

×

Auprès de lui je suis heureuse.  
Je ne voudrais pas le quitter,  
Et sa harpe mélodieuse,  
Seule, suffit pour m'enchanter.

×

C'est moi qui fais chaque message....  
Tous les secrets me sont remis,  
Et passent de mon blanc plumage  
Au cœur de ses meilleurs amis.

×

Souvent, par-dessus son épaule,  
— Je ne pense pas le trahir —  
Souvent j'ai lu cette parole :  
« Si je n'aime, je veux mourir. »

×

Je m'enivre de son haleine,  
Je sais toujours où me poser,  
Et quand je le vois dans la peine,  
Je lui donne un petit baiser.

×

Fut-il pour moi sort plus propice ?  
Sur ses doigts je mange du pain,  
Et quand j'ai soif, dans son calice  
Je trouve un breuvage divin.

×

S'il dort, sur sa lyre bénie  
Je me repose avec amour,  
Et j'invente une mélodie  
Que je lui chante jusqu'au jour.

×

Charmant oiseau qui m'interroges,  
Tu le vois, si je viens des cieux,  
C'est pour mériter vos éloges,  
En faisant le bien dans ces lieux. —

×

Heureux est le barde qui trouve  
Un cœur où s'appuyer un peu !  
Au barde que le sort éprouve  
Donne une colombe, ô mon Dieu !

~~~~~

VIII

SAINTE ANNE D'AURAY

A L'ABBÉ STANISLAS KER. ...

Doux vallon, où parfois s'égare ma pensée
J'aime tes frais ruisseaux aux bords capricieux...
Kerso, j'aime ce calme où mon âme bercée
Parle aux fleurs tour à tour et tour à tour aux cieux ;

×

Les parfums enivrants de ta blanche aubépine,
Tes oiseaux à l'envi gazouillant leurs concerts,
Les murmures confus du saule qui s'incline,
Et tes fermes dormant dans les feuillages verts !

×

Je t'aime, Ker-Anna, toi qui voyais naguère
Sous tes chênes pieux se mêler nos cantons,
Nos cantons implorant au béni sanctuaire
L'Aïeule de Jésus, la mère des Bretons.

×

Les débris sont encor sous la couche d'argile...
Nicolazic, prends garde à tes bœufs effrayés !
Ton soc éclatera comme un verre fragile...
Il est sacré le sol que tu foules aux piés.

×

Quand naquit le Sauveur, une clarté soudaine
Resplendit aux regards des bergers anxieux ;
Le Ciel semblait ouvert, et la nue était pleine
D'angéliques accords, de chants harmonieux.

×

Nicolazic aussi, ce pauvre de la terre,
Entendit résonner un joyeux hosanna,
Tandis qu'en même temps une grande lumière,
Courant du Bocenno, brillait sur Ker-Anna.

×

Il abreuvait un soir ses bœufs à la fontaine
Où vient boire aujourd'hui le dévot pèlerin,
Et devant lui s'offrit, dans sa beauté sereine,
Une femme portant une robe de lin.

×

D'abord, à son aspect, il s'enfuit plein de crainte...
Mais, honteux, il revint aussitôt sur ses pas.
La Dame, se dit-il, est sans doute une sainte...
Dieu voulait le punir... Il ne l'aperçut pas.

×

Plus tard encor, couché sur le foin de sa grange,
Il priaît recueilli, songeant avec bonheur
A Celle dont la voix, comme la voix d'un ange,
Sur le chemin de Vanne avait ravi son cœur.

×

A l'instant retentit une clameur immense,
La clameur de guerriers s'élançant par milliers....
Puis, dans la nuit régna de nouveau le silence....
Le vent seul gémissait dans les vieux châtaigniers.

×

Sa main laissa tremblante échapper son rosaire,
Et la Dame apparut rayonnante de feux.
« Qu'au Bocenno s'élève un autre sanctuaire !
Je m'appelle sainte Anne..., Obéis, je le veux ! »

×

Pourquoi, Nicolazic, pourquoi cette tristesse,
Les soupirs s'exhalant de ton cœur oppressé ?
D'un injuste mépris, hélas ! chacun le blesse,
Et comme un idiot on l'a même chassé.

×

Courbera-t-il enfin la tête sous l'orage ?
Non, non ! Il s'armera d'un courage nouveau,
Et sainte Anne verra sa glorieuse image,
Plus glorieuse encor, sortir du Bocenno.

×

Un flambeau, que tenait une main invisible,
Guidait les laboureurs dans leur travail pieux,
Et, malgré le grand vent, sa lumière paisible
Leur désigna trois fois l'endroit mystérieux.

×

Que vous charmez mon cœur, gracieuses légendes !
L'Image n'a d'abord qu'un arbre pour autel,
Mais sur le plat d'étain résonnent les offrandes,
Et l'église bientôt montera vers le ciel.

×

Où vont ces pèlerins de Guidel et de Vanne
Qui bravent en chantant les ardeurs du soleil ?
Ils vont remercier leur Patronne sainte Anne,
Et visiter son temple aujourd'hui sans pareil.

×

L'heureux Nicolazic assistait à la fête,
Et ses larmes coulaient, mais pleines de douceur.
« Mon Dieu, s'écriait-il, pour vous mon âme est prête ! »
Le soir même, il gisait sur son lit de douleur.

×

D'un céleste rayon son front soudain s'éclaire....
Aurait-il aperçu la blanche vision ?
« Voici, voici la Vierge avec sa sainte Mère ! »
Et le breton expire en murmurant leur nom.

×

Ses vœux sont exaucés, car aux pieds de Marie
Le fervent serviteur dort son dernier sommeil,
Et, bercé par les voix de la foule qui prie,
Il attend, souriant, le moment du réveil.

×

Quels prodiges dès lors dans l'enceinte bénie
Où chacun vient chercher le bonheur et la paix,
Et, joyeux, respirer la suave harmonie
Dont une âme en ces lieux s'imprègne pour jamais !

×

Quatre-vingt-treize, hélas ! frappa le sanctuaire,
Et sa rage, brisant le Calice et la Croix
Prit plaisir à semer dans la vile poussière
Les reliques des saints et les présents des rois.

×

Mais que nous fait sa haine ? Ah ! la Bretagne encore,
La Bretagne est debout malgré l'Impiété,
Et, le regard tourné vers son Dieu qu'elle implore,
Elle n'a rien perdu de sa vieille fierté.

×

Gloire à ses fils ! Ils ont, dignes de leurs ancêtres,
A sainte Anne rendu son antique trésor,
Et, comme aux temps passés, les hymnes de ses prêtres
Montent avec l'encens jusqu'à la voûte d'or.

×

Honneur à Guillouzou, dont l'ardente parole
A dans le monde entier remué tant de cœurs,
Et lancé dans les airs cette noble coupole
Où l'homme a mis sa foi, l'art, toutes ses splendeurs !

×

Donnez, donnez, sainte Anne, au peuple qui vous aime
La force de rester, au milieu des mépris,
Fidèle à ce Jésus que l'insensé blasphème,
Fidèle à ses aïeux, fidèle à son pays !

×

Sainte Anne nous entend, et nous sommes sans crainte.
Son bras du haut du Ciel défendra ses Bretons....
Oui, quand partout ailleurs la foi serait éteinte,
On la verrait briller encore sur nos fronts.

~~~~~

IX

LÉGENDE DE LA DAME  
BÉATRIX DE TALMONT

—

I

— Qu'est devenu, répondez vite,  
Le pauvre enfant de Margarite?

×

— L'enfant jouait encore hier,  
Jouait dans les prés du Moguer.

×

— Margarite est dans les alarmes,  
Et sans cesse verse des larmes.

×

Le fils de Nann, mon doux Jésus !  
Ne se retrouve pas non plus.

×

Hélas ! Pour moi c'est un mystère...  
— Certes, je voudrais bien me taire...

×

Mais sur le château de Talmont  
Il court un bruit qui me confond.

×

En passant le long des cuisines,  
Le vieux mendiant des Erines

×

A fait un grand signe de croix,  
Et prié la Vierge trois fois.

×

« J'étais, dit-il, tremblant et pâle,  
Car j'entendais comme le râle

×

D'un enfant que l'on égorgeait. »  
— Mon Dieu ! l'exécrable forfait !

×

— Mais ce n'est pas tout... Un dimanche,  
Dans le mois de la paille blanche,

×

On a découvert de nouveau  
Sous les murailles du château,

×

Découvert, cachés dans la terre,  
Trois autres crânes, ma commère.

×

— Non ! jamais pareille douleur  
N'avait encore étreint mon cœur.

×

Et que pense notre comtesse ?  
— Taisez-vous ! C'est elle l'ogresse,

×

Elle qui mange les enfants  
Volés à leurs pauvres parents. —

II

Et la rumeur allait croissante...  
La comtesse, dans l'épouvante,

×

A ses horribles aliments  
Voulut renoncer pour un temps.

×

— J'ai lutté... Je me croyais forte...  
Mais non, ma passion l'emporte...

×

Pour moi s'entr'ouvrirait l'Enfer,  
Qu'il me faut d'un enfant la chair.

×

— Calmez les transports de votre âme,  
Craignez le châtiment, Madame !

×

Oui, quel malheur, si le secret  
Un jour enfin se découvrait !

×

— Jamais ! Ces murailles sont hautes,  
Et mes prisons gardent leurs hôtes. —

×

Et son complice jusque-là,  
Jehan tout triste s'en alla.

III

Non, non, il ne se hâtait guère...  
Pourtant sur le cadran de pierre

×

Le soleil sans cesse avançait,  
Et le dîner n'était pas prêt.

×

— Mon écuyer, dit la comtesse,  
Ordonnez-vous qu'on se presse ? —

×

Aussitôt apparut Jehan  
Qui montrait un grand plat d'argent.

×

— La chair est-elle bien choisie ?  
Répondez-moi sur votre vie !

×

— Interrogez votre écuyer  
Dont le couteau peut l'essayer.

×

— Mon écuyer, que faut-il faire,  
Criait la comtesse en colère ?

×

Qu'il vienne, le fourbe, à l'instant !  
Lui, me trahir... Est-ce un enfant

×

Que j'aperçois sur cette table ?  
Ose donc ici, misérable,

×

Ose, ose en face me mentir !  
Ecoute-moi, tu dois périr...

×

A toi les sombres oubliettes,  
Si pour ce soir tu ne m'apprêtes

×

Ton propre fils sur un plat d'or !  
Tu vois... je suis clémente encor. —

IV

Ainsi parla la châtelaine.  
Jehan se soutenait à peine,

×

Ses dents claquaient, spectacle affreux !  
Un nuage voilait ses yeux,

×

Et frémissante était sa lèvre...  
On l'eût dit brûlé par la fièvre.

×

Il est sorti... Mais dans son cœur  
Grondent la haine et la fureur.

×



— Dans tes bras ma fille chérie !  
Laisse ma petite Marie

×

Venir à sa mère, manant !  
J'ordonne... Obéis promptement ! —

×

Mais lui, le désespoir dans l'âme :  
— L'enfant que votre faim réclame,

×

Le voici... Faut-il le servir ? —  
La mère ne peut retenir

×

Un cri d'horreur et d'épouvante.  
Elle est là, blême, haletante,

×

Devant l'éclair du coutelas  
Qui la menace du trépas,

×

Et soudain comme une tigresse  
Sur Jehan bondit la comtesse.

×

— Madame, a dit en ricanant,  
A dit l'implacable Jehan,

×

Vous avez donc un cœur de mère,  
Et votre fille vous est chère !

×

Nous aussi, nous avons des fils...  
Les prenez-vous pour des maudits

×

Qu'il faille comme une pâture  
Jeter à vos pieds sans murmure ?

×

Nous savons aimer comme vous.  
Ah ! vous êtes à mes genoux.....

×

Tremblez ! non, non, plus d'espérance.....  
Dieu laisse éclater sa vengeance. —

×

Le front terrible, l'œil hagard, •  
Prêt à frapper de son poignard,

×

A frapper la jeune héritière,  
Jehan montrait qu'il était père.

×

— Epargne ma fille, Jehan,  
Et ne crains rien pour ton enfant !

×

Mon Dieu, pardonnez ma démente !  
Oui, oui, je ferai pénitence. —

v

— J'ai rencontré sur le chemin,  
Tenant un cierge dans sa main,

×

Et priant de toute son âme,  
J'ai rencontré la pauvre Dame.

×

Ses pieds étaient en sang, hélas !  
Elle tombait à chaque pas.

×

— Sa fille aussi, sa fille est morte.....  
J'ai vu le drap noir à la porte.

×

— Vous pardonnez au repentir,  
Mon Dieu !... mais vous savez punir.

X

## LE PETIT MOUSSE

*A Jean-Baptiste Kerbiriou.*

Fais soir et matin ta prière,  
Disaient ma mère et le recteur...  
Mon fils, la peine est plus légère,  
Lorsque l'on prie avec son cœur.  
Vierge sainte, Vierge si douce,  
Oh ! prenez-moi pour votre enfant !  
Un regard pour le petit mousse,  
Un regard, et je suis content !

×

Quand timide, l'aile tremblante,  
Le jeune oiseau quitte son nid,  
La mère toujours prévoyante  
Voltige auprès de son petit.  
Ma mère est loin... Vierge si douce,  
Oh ! prenez-moi pour votre enfant !  
Un regard pour le petit mousse,  
Un regard, et je suis content !

×

Je me souviens... sur le rivage  
A ma mère j'ai dit adieu.  
Des larmes couvraient son visage,  
Et son cœur me donnait à Dieu.  
Consolez-la, Vierge si douce !  
Sa peine est mon plus grand tourment...  
A la mère du petit mousse  
Un regard, et je suis content !

×

Chaque matin, Dame Marie,  
Ma sœur Anna, ma bonne sœur,  
Dans votre chapelle bénie  
Ira prier avec ferveur.  
Ecoutez-la, Vierge si douce !  
Il n'est pas de cœur plus aimant...  
Oh ! pour la sœur du petit mousse  
Un regard, et je suis content !

×

C'est Dieu notre maître suprême,  
Et tout obéit à sa loi...  
Mais Jésus votre fils vous aime...  
Que ne peut la mère d'un roi ?  
Veillez sur moi, Vierge si douce,  
Et prenez-moi pour votre enfant !

Un regard pour le petit mousse,  
Un regard, et je suis content !

×

Bien des fois j'ai vu l'hirondelle  
Voler rapide dans les airs...  
Hélas ! aussi rapide qu'elle,  
Mon navire franchit les mers.  
Protégez-moi, Vierge si douce,  
Et prenez-moi pour votre enfant !  
Un regard pour le petit mousse,  
Un regard, et je suis content !

×

L'hiver, elle s'en va, frileuse,  
A d'autres ciels porter ses chants,  
Et nous revient encor joyeuse  
Quand germent les fleurs du printemps.  
Mais toi, ma Bretagne si douce,  
Toi, je t'aime en toute saison...  
Oui, oui, le cœur du petit mousse  
Sera toujours à la maison.

~~~~~

XI

LA HARPE D'ARMORIQUE

—
Mon Armor n'avait plus de bardè,
Plus de concerts comme autrefois.....
Lui seul, que le printemps nous garde,
Le rossignol chantait au bois.

×
Mon doux rossignol, chante, chante !
Sur les sombres rochers de Sein
Bondis, mer, bondis plus ardente !
Les bardes ne disent plus rien.

×
Merlin, ta vieille prophétie
S'accomplit dans ces jours de deuil...
Les Franks pour notre poésie
Déjà préparent un linceul ;

×
La harpe, dont l'accent sublime
Des cœurs faisait jaillir l'éclair,
Ils ont, pour consommer leur crime,
Jeté ses débris dans la mer.

×

Un soir, en proie à la tristesse,
Sur la grève se promenait
Un jeune homme, rêvant sans cesse
A sa Bretagne qu'il pleurait.

×
Soudain apparaît à sa vue,
Apparaît une harpe d'or...
Il s'approche, et son âme émue
Reconnaît la harpe d'Armor.

×
Sensible enfin à notre plainte,
Un ange du milieu des flots
Avait sauvé la harpe sainte,
Et réuni tous ses morceaux.

×
— Oui, c'est le ciel qui me l'envoie,
S'est-il écrié radieux !
Mon âme tressaille de joie !
Voici la harpe des aïeux ! —

×
Le barde chante : — Durs de tête,
Et vaillants toujours nous serons —
Et l'écho transporté répète :
— Nous serons toujours des Bretons.

×

Il chante : — La langue Bretonne,
Parlez-la comme aux anciens jours ! —
Et plus forte la voix résonne :
— Le Breton toujours, oui, toujours ! —

×

Il chante : — Aimons comme nos pères
Jésus qui nous protège encor ! —
Et les voix ont crié plus fières :
— Toujours, toujours le Dieu d'Armor ! —



XII

L'HOMME QUI NE MANGE PAS

Des pleurs inondent mon visage,
Et mon cœur se glace d'effroi
Devant cette lugubre image...
Sainte Vierge, secourez-moi !

×

La Mort, hélas ! dans sa demeure
Venait de clouer trois cercueils,
Et, seul, un jeune homme à cette heure
Gémissait parmi tant de deuils.

×

De bonnes gens à sa misère
Portaient un morceau de pain noir,
Et d'autres, à la lèvre amère,
Raillaient tout haut son désespoir.

×

Mais vous étiez, Vierge Marie,
Son espérance et son amour...
Devant votre image chérie
Il s'agenouillait chaque jour.

×

Un soir, le fermier des Nitrelles
Lui dit : — J'ai besoin d'ouvriers,
Car la moisson est des plus belles...
Je te choisis un des premiers. —

×

— Oui, je sais labourer la terre,
Tracer un sillon sans faiblir,
Et frapper les gerbes sur l'aire...
Mais je n'ai rien pour me couvrir.

×

Comptez-moi quatre écus, mon maître.
Et je suis à vous à l'instant. —
Et le fermier sur la fenêtre
Déposa les pièces d'argent.

×

Le pauvre se montra fidèle...
Il n'épargnait point ses deux bras,
Et chacun admirait son zèle...
Mais un jour il ne parut pas.

×

Dans un coin sombre de l'étable
Ils trouvèrent le malheureux,
Gisant, spectacle lamentable !
Sur la paille servant aux bœufs.

×

Déjà prêt pour le cimetière,
Un drap enveloppait son corps.
— Mourir sans prêtre et sans prière ! —
Répétaient tous ceux du dehors...

×

— Ah ! je le jure ici... son âme
Ne jouira pas de Jésus...
Car moi, son maître, je réclame,
Je réclame mes quatre écus. —

×

Chrétiens, sous la parole impie
La terre aurait dû s'entr'ouvrir...
Cette âme allait à la Patrie,
Et lui voulait la retenir.

×

— Jamais, non jamais je n'oublie
Celui qui se dit mon enfant...
C'est moi, c'est la Vierge Marie !
Reviens dans le monde un instant. —

×

Le mort s'est armé de courage,
Et dans la maison du fermier
Il court demander de l'ouvrage.
Sa dette, il pourra la payer...

×

Aux champs il travaille dès l'aube,
Nul ne mène un sillon plus droit...
Mais — c'est un secret qu'il dérobe —
Jamais il ne mange ni boit.

×

Quand du repas l'heure est venue,
Il s'éloigné, et pendant ce temps
Sa bouche mord la terre nue
Pour tromper ses cruels tourments.

×

— Eh bien ! J'irai voir tout à l'heure,
J'irai certes, dit le recteur —
Mais arrivé dans la demeure :
— C'est un Esprit... Malheur, malheur !

×

Réponds, réponds-moi, je te prie,
Toi qui dormais sous le gazon,
Réponds ! Qui t'a rendu la vie ?
Que fais-tu dans cette maison ?

×

— A l'homme assis au coin de l'âtre
Je veux payer ses quatre écus...
— Je lui donne huit au lieu de quatre...
Mon Dieu ! Tu ne souffriras plus.

×

— Non, non ! Si vous daignez m'entendre,
Non, vous ne les donnerez pas...
A moi seul, à moi de les rendre !
Il me les a prêtés, hélas ! —

×

Le riche, au milieu des murmures,
Tend la main... Soudain dans ses os
Il ressent d'horribles brûlures,
Et son bras droit tombe en lambeaux.

×

— Maintenant je quitte la terre
Grâce à vous, Monsieur le recteur,
Et mon âme monte légère,
Monte à Jésus son doux sauveur. —

×

Le Chrétien couché dans sa bière,
Jamais, jamais ne le maudis !
Mais pour lui fais une prière,
Et tu verras le Paradis.

~~~~~

XIII

LE CLERC DE LAOUDOUR

—

I

— Faites mon lit, petite mère,  
Car ma douleur est bien amère.

×

Oui, bien amère est ma douleur,  
Et je sens se briser mon cœur.

×

Je veux aller à l'aire neuve.  
— N'est-ce pas assez d'être veuve ?

×

A la fête vous n'irez pas,  
Mon fils, si vous m'aimez, hélas !

×

Et si vous aimez votre vie...  
De vous tuer ils ont envie.

×

— Qu'on le trouve bon ou mauvais,  
Je ne reculerai jamais,

×

Et je ferai trois tours de danse.  
Sonneurs, marquez bien la cadence. —

II

Au moulin Ker-Dour, souriant,  
Le Cloarec disait en entrant :

×

— A la maison bonheur et joie !  
Ma douce, il faut que je la voie.

×

— La douce que nous vous gardons  
Peigne là-haut ses cheveux blonds.

×

— Allons ! pour ce soir qu'elle mette  
Sa robe rose ou violette. —

×

Le Cloarec s'écriait joyeux :  
— Sonneurs, jouez, jouez tous deux

×



Voici ma douce que j'invite...  
Sonnez le bal, et sonnez vite!

×

Chacun aura son louis d'or,  
Et du cidre mousseux encor,

×

Du cidre fort à pleine écuelle,  
Si vous réjouissez ma belle. —

×

Et les gentilshommes entre eux  
Murmuraient: — Comme ils sont heureux!

×

Cloarec, qui prends les jeunes filles,  
Ces plumes certes sont gentilles,

×

Gentilles pour ton chapeau neuf.  
Tu sors un peu tôt de ton œuf...

×

Tu deviens notre égal peut-être,  
Du moins, tu voudrais le paraître. —

×

— Ah! sous clef dormait votre argent,  
Quand j'ai payé plume et ruban.

×

Chacun de vous est gentilhomme.  
Un vil mendiant... on l'assomme...

×

Mais s'il vous plaît, seigneurs barons,  
A coups de sabre nous jouïrons. —

×

Qui n'eût alors versé des larmes,  
En entendant le bruit des armës,

×

Le bruit strident des sabres nus  
Que son pen-baz avait tordus?

×

Du sang des barons l'herbe verte  
Partout, hélas! était couverte...

×

La pauvre pennerès pleurait,  
Mais aucun ne la rassurait.

×

Seul, le clerc lui disait sans cesse :  
— Pourquoi, pourquoi cette tristesse ?

×

Assez, ma douce, de gémir !  
Mon pen-baz peut encor servir.

×

Laissez-moi finir mon ouvrage. —  
Et le clerc redoublait de rage...

. III

— La voici, vieux père Derrien !  
Joyeux, reprenez votre bien ;

×

Car pour la garder saine et pure,  
J'ai frappé fort, je vous le jure.

×

Et maintenant, je vais, ma foi !  
Dans son palais trouver le roi. —

IV

— Bonjour, mon roi ! Bonjour, ma reine !  
Qu'à vous trouver j'avais de peine !

×

— Dites-moi, clerc de Laoudour,  
Ce qui vous amène à ma cour !

×

— O roi, j'ai commis un grand crime,  
Et je viens m'offrir en victime.

×

A Laoudour, de mon pen-baz  
J'ai tué dix barons, hélas ! —

×

La reine admira son courage :  
— Allez vite, mon petit page !

×

C'est pour un message pressant,  
Et je dois écrire à l'instant :

×

Que personne ne l'inquiète...  
Je veux qu'il marche, haut la tête,

×

Oui, haut la tête, son chemin,  
Avec son pen-baz à la main...

×

Et la pennerès, sur mon âme,  
La pennerès sera sa femme.

XIV

LE PARDON DE RUMENGOL

Regardez, pèlerins, dans la nue azurée  
La flèche étincelante au soleil du matin !  
Baisons avec ferveur cette terre sacrée...  
Et maintenant, debout ! Nous arrivons enfin...

×

Oui, je revois encor le joyau de Bretagne  
Qu'à la Vierge du ciel offrit le roi Grallon,  
Le béni sanctuaire où la grâce accompagne  
Les chrétiens accourus pour invoquer son nom.

×

« Pèlerins, mes enfants, qui venez dans mon temple,  
Au retour du printemps, m'implorer à genoux,  
Mes enfants désirés, mon amour vous contemple,  
Et le jour et la nuit je veillerai sur vous.

×

» De mes pieux Bretons la Patronne et la Reine,  
Au seuil du Paradis j'ai reçu vos aïeux,  
Grallon et Guénolé, Tugdual et Melaine,  
Dont les noms parmi vous sont restés glorieux.

×

» C'est qu'ils étaient chrétiens, vos généreux ancêtres  
Vous, leurs fils, de Jésus accomplissez la loi !  
Restez aussi, restez fidèles à vos prêtres,  
Et vous serez heureux en gardant votre foi ! »

×

UN MALADE

Étendu sur mon lit, consumé par la fièvre,  
Je sentais que bientôt il me faudrait mourir...  
Mais votre nom si doux reposait sur ma lèvre,  
Et vous avez contraint le trépas de s'enfuir.

×

UN AVEUGLE

Mes yeux depuis longtemps fermés à la lumière  
Ne pouvaient contempler votre front radieux ;  
Honneur et gloire à vous, ma bonne et tendre mère !  
Maintenant, je vais seul sous le soleil joyeux.

×

LA PETITE FILLE

Tous mes parents, hélas ! dorment au cimetière...  
Chaque printemps, je viens à Rumengol, pieds nus...  
Je m'appelle Marie... Écoutez ma prière,  
Et donnez à mon cœur la force qu'il n'a plus !

×

UN PÊCHEUR CONVERTI

Oublieux des leçons que reçut ma jeunesse,  
Dans les plaisirs mondains j'avais perdu la paix...  
Mais vous avez daigné secourir ma détresse,  
Et je veux ici-bas vous louer à jamais.



LA MÈRE D'UN SOLDAT

Au pied de vos autels que j'ai versé de larmes,  
Quand mon fils affrontait la mort dans les combats !  
Mais pour moi désormais ont cessé les alarmes,  
Car j'ai mon fils, mon fils que je n'attendais pas.



UN MARIN

Bien souvent ballotté sur la vague en furie,  
Le marin vous priait, ô Vierge, avec ferveur...  
Etoile de la Mer, qui protégez ma vie,  
Me voici devant vous avec la croix d'honneur.



LES PÈLERINS ENSEMBLE

Oui, oui, nous le disons, Marie, avec notre âme,  
— Et nul ne sait mentir dans le pays d'Armor —  
Vous serez en tout temps, vous serez notre Dame,  
Et Jésus, notre Dieu, nous le jurons encor.



Terre de Rumengol, adieu, terre bénie,  
Humide à chaque pas des larmes des Bretons !  
Adieu pour une année, adieu, Vierge Marie,  
O vous qui nous aimez, ô vous que nous aimons !



NOTRE-DAME DE BETHLÉEM

ET

LA LÉGENDE DU SIRE DE GARO

—

I

— Oh ! dites-moi comment s'appelle,  
Là-bas, cette antique chapelle.

×

— Notre-Dame de Bethléem,  
— Nous qui sommes de Ker-ar-Flem,

×

Nous ne connaissons que Sainte-Anne,  
Et la belle église de Vanne...

×

Et puis, dans le pays breton,  
De Bethléem rare est le nom.

II

— Cette chapelle a son histoire,  
Et certes nous devons la croire.

×

Le vieux maître de Kernéro,  
Olivier, sire de Garo,

×

Avait juré sur son hermine  
D'aller combattre en Palestine,

×

Et suivait, fidèle et vaillant,  
La bannière d'Alain Fergent.

×

— Vous êtes prisonniers de guerre,  
Et vous ne m'échapperez guère.

×

Vous tremblez déjà, vils Chrétiens...  
Mais vous mourrez comme des chiens.

×

Jeune écuyer, je veux te mettre  
Dans un coffret avec ton maître,

×

— Vous pourrez dormir loin du bruit —  
Te mettre pour passer la nuit.

×

Et, demain, que chacun frémissse  
Aux horreurs de votre supplice ! —

×

Pour les deux captifs quel tourment,  
Et que les heures lentement

×

Marchaient ! Comme ils priaient Marie  
De leur sauver encor la vie !

×

Chandeliers d'or et beau missel  
Devaient briller sur son autel.

×

Tout s'éveillait dans la nature...  
Et, regardant par la serrure,

×

L'écuyer voudrait, anxieux,  
Voir ce qui se passe autour d'eux.

×

— Maître, mon doux maître que j'aime,  
A-t-il crié hors de lui-même,

×

Ou c'est un mauvais rêve, hélas !  
Ou votre manoir est là-bas.

×

— Mon petit écuyer, silence !  
Serais-tu frappé de démente ?

×

— C'est le coq de votre fermier  
Qui chante dans le grand mûrier.

×

Ces bois, ces prés, cette montagne,  
Oui, oui, c'est bien notre Bretagne.

×

— Tais-toi, mon petit écuyer,  
Lui répète le chevalier. —

×

Au souvenir de sa patrie,  
Et de son Alice chérie,

×

Il n'a pu retenir ses pleurs...  
— Pourquoi raviver mes douleurs,

×

Et me parler de ma demeure,  
De mon doux Garo, même à l'heure,

×

A l'heure où nous devons mourir,  
Où j'entends les bourreaux venir ?

×

— Vous entendez les pas des filles,  
Allant rieuses et gentilles,

×

Des filles du bourg de Kerlet,  
Allant à Vanne avec leur lait.

×

O Vierge sainte, quel prodige !  
Nous sommes au Garo, vous dis-je. —

×

Ils étaient au Garo tous deux,  
Dans leur coffret gais et joyeux,

×

Joyeux et chantant les louanges  
De la douce reine des anges.

III

— Notre-Dame de Bethléem,  
Au village de Ker-ar-Flem

×

Je ne veux pas qu'on vous oublie...  
— Vous le voyez, quand on la prie,

×

Toujours des pauvres malheureux  
Notre-Dame exauce les vœux.

~~~~~

XVI

LES ADIEUX DU CONSCRIT

Mon cœur, mon pauvre cœur est brisé par l'angoisse,
Mes yeux brûlants n'ont plus de larmes à verser...
Bretagne, mon amour, clocher de la paroisse,
Voici l'heure fatale où je dois vous laisser !

×

Adieu, mon toit de chaume au flanc de la colline,
Et la pelouse verte où jouaient mes dix ans !
Adieu, les ifs touffus ombrageant l'herbe fine
Où je me réveillais aux chansons du printemps !

×

Adieu, mère chérie, et vous, adieu, mon père !
Votre fils espérait soutenir vos vieux jours,
Et vous rendre le pain qu'il vous prenait naguère...
Mais un destin cruel m'exile pour toujours.

×

Comme vous gémirez, lorsque votre œil humide
Apercevra mon chien rôdant autour de vous,
Dans un coin du foyer mon escabelle vide,
Et des fils d'araignée à mon bâton de houx !

×

Adieu, la croix bénie ! Adieu, le cimetière
Où dorment mes parents appelés par Jésus !
A la fête des Morts, pleurant sur chaque pierre,
Je priais à genoux... je ne reviendrai plus.

×

Adieu, ma bien-aimée, ô gentille Marie !
Le sort est contre nous... Notre rêve charmant
S'est enfui comme l'onde à travers la prairie,
Comme un nuage rose emporté par le vent.

×

Non, je ne verrai plus ton œil clair et limpide,
Lorsque j'entrais chez toi, pétiller de plaisir,
Le rouet sous ta main tourner, tourner rapide,
Pendant que ta chanson m'arrachait un soupir.

×

Quand nous allions au bourg, adolescents à peine,
Nos deux cœurs ingénus se répondaient tout bas,
Et nous avions promis à la Vierge du Frêne
De garder à jamais nos doux serments, hélas !

×

La coupe de la vie est parfois bien amère...
Pour nous que le malheur a frappés sans retour,
Pour nous, insoucieux, les lois n'existaient guère...
Nous n'avions d'autre loi que celle de l'amour..



Adieu, voisin Iannic ! Il faut que je te laisse,
Compagnon de mes jeux, frère que je chéris...
Qui viendra désormais partager ma tristesse,
Désormais me parler des choses du pays ?



Va donc, va donc sans moi que le destin jalouse,
Danser sur l'aire neuve où l'on battra demain,
Sans moi pour le bélier lutter sur la pelouse,
Tirer sur les rubans à la Fête du lin.



Adieu, ma jument jaune, ardente sous la selle,
Svelte comme le faon, douce comme un mouton,
Plus prompte que l'oiseau quand il ouvre son aile !
Je n'attacherai plus de bouquets à ton front...



Adieu, mon pauvre chien ! Sur la lande bruyante
Nous n'irons plus forcer le renard à nous deux...
Je ne sentirai plus ta langue caressante,
Et plus je n'entendrai tes aboiements joyeux.



La plupart des amis qui me pleurent encore
Oublieront le soldat qu'on arrache à son seuil...
Toi, fidèle Mindu, dont le regard m'implore,
Par tes plaintes, du moins, tu porteras mon deuil.



Adieu, foires, pardons, aires neuves et fêtes !
Adieu, plaisirs du soir, récits du vieux conteur !
Bombarde, c'est en vain que tes notes sont prêtes...
Sous tes vibrants accords ne battra plus mon cœur.



Adieu, mais pour jamais, adieu, tous ceux que j'aime !
Si loin de mon pays, je mourrai de chagrin,
Comme la fleur, hélas ! s'incline d'elle-même,
Et meurt sous un soleil qui n'était pas le sien.

XVII

LA TOUR D'AUVERGNE

A l'assaut, à l'assaut ! En avant pour la France !
Elle a sonné pour nous l'heure de la vengeance...

En avant, en avant !

Et tous sont entraînés par le chef héroïque
Que la Bretagne acclame, et bien haut revendique
Pour son plus noble enfant.

×

Terre du dévouement et de la foi guerrière,
L'Armorique à la France avait donné naguère
Du Guesclin et Clisson...
Chrétienne comme alors, elle reste féconde,
Et lui donne aujourd'hui le soldat dont le monde
A répété le nom.

×

Oublié par les siens, au fort de la bataille,
Un blessé va périr sous l'ardente mitraille
Qui déchire le sol ;
D'Auvergne l'aperçoit dans ce danger suprême,
Et, bravant les boulets, il s'élance lui-même
Pour sauver l'espagnol.

×

Admirant malgré lui sa valeur éclatante,
Charles a commandé de porter dans sa tente
Sa croix et son trésor ;
Le grenadier suspend la croix à sa poitrine...
Mais on le presse en vain... le grenadier s'obstine
A refuser de l'or.

×

L'Etranger ! L'étranger envahit la frontière !
Et soudain aux combats vole la France entière.
Douloureux souvenirs !
A Paris, le couteau frappant avec furie,
Tandis que nos soldats, luttant pour la patrie,
Succombent en martyrs.

×

L'acier partout s'aiguise, et, dans ces jours d'alarmes,
D'Auvergne est le premier à réclamer des armes.
A la voix du canon,
Il précipite au feu sa colonne infernale,
Et rien n'arrêtera la marche triomphale
Du terrible Breton.

×

Les balles, les obus, effroyable tempête,
Sillonnent la mêlée, et menacent sa tête
Sans le faire pâlir.
Pourquoi tremblerait-il ? Fidèle à sa croyance,
Donnant à Dieu son âme, et sa vie à la France,
Il est prêt à mourir.



C'est un autre Bayard, et le sang de Turenne,
Le sang des vieux guerriers coule ardent dans sa veine.
O mon pays, sois fier !
Tu possèdes toujours des hommes de sa race
Qui ne reculent pas, quand on les met en face
Du péril et du fer.



« Captif, a dit l'Anglais, livre-nous ta cocarde ! »
Mais tirant son épée, il la fixe à la garde,
Les yeux étincelants...
« Venez, si vous l'osez, la prendre à cette place,
Et cette main saura châtier votre audace...
Venez, je vous attends ! »



Et le lâche s'enfuit en voyant cette épée
Que le héros hier encore avait trempée
Dans le sang de l'Anglais.
A genoux, à genoux devant cette vaillance !
Prisonnier d'Albion, d'Auvergne c'est la France
Qu'on n'insulte jamais.



Et le soldat poursuit sa carrière sublime...
Mais il tombe à Neubourg, le breton magnanime,
D'un coup de lance au cœur,
Et, saluant des yeux son aigle consternée,
Il expire aussitôt en pressant la poignée
De son sabre d'honneur.

La France veillera, d'Auvergne, sur ta gloire,
Et, pendant que pour toi la radieuse histoire
Ouvre ses feuillets d'or,
Elle a dans le granit arraché de nos plages
Taillé le piédestal où viendront tous les âges
Te contempler encor.



Oui, je le reconnais dans cette œuvre immortelle...
Tourné vers l'ennemi, son regard étincelle,
Son bras est menaçant...
Je l'entends s'écrier : Soldats, pour la Patrie !
Et l'on croirait qu'il va s'élancer plein de vie
Du bronze frémissant.



O héros que j'admire, et que notre amour garde,
J'ai voulu te chanter... Mais il surgit le barde
Si longtemps désiré,
Le barde dont la voix plus hardie et plus fière
Saura redire un jour à la Bretagne entière
Ton nom trois fois sacré.



XVIII

LE ROITELET DE BRETAGNE



Là-bas, tout près de ma demeure,
Grelotte un petit roitelet,
Chassé de son doux nid qu'il pleure,
Son nid au souple et fin duvet.



Dans le noir buisson d'aubépine,
Triste et silencieux martyr,
Je vois sa tête qui s'incline...
Il se cache, hélas ! pour souffrir.



Quand la terre est blanche de neige,
Que le vent soupire et gémit,
Sous la pierre qui le protège
Il tremble, le pauvre petit.



Mais germent les feuilles nouvelles
Au souffle embaumé du printemps...
Il se hâte d'ouvrir ses ailes,
Heureux du moins quelques instants.

×

Puis, il me gazouille sans cesse,
Il me gazouille son refrain :
« Le monde est rempli de tristesse,
Et les pleurs ne servent de rien. »

×

A peine brille la lumière
Qu'il s'élance vers le ciel bleu,
Et qu'il chante, dans sa prière,
Sa douce Bretagne et son Dieu.

×

Sa voix éclate alors joyeuse
Jusqu'à briser son pauvre cœur,
Et sa chanson mélodieuse,
Tous la recommencent en chœur.

×

Parfois, blessé par une épine,
Le sang rougit son petit pié....
Mais regardez sur la colline....
Son aile l'a vite essuyé.

×

La moindre goutte de rosée
Qui brille en tremblant sur la fleur,
Où le matin l'a déposée
Comme un rubis plein de fraîcheur ;

×

Un grain de mil, le ver de terre
Qu'il recueille sur son chemin,
Du roitelet à l'âme fière
Voilà, voilà le seul festin.

×

Le soir surtout il laisse entendre
Son chant le plus harmonieux,
Un chant si suave et si tendre
Qu'on le dirait tombé des cieux.

×

« Je ne veux point, vallons, montagne,
Vous quitter comme fait le jour...
Je veux mourir dans ma Bretagne,
Dans la Bretagne, mon amour ! »



XIX
IRVAN

LE PILLEUR DES CÔTES

A Francis Kerbiriou.

I

S'il est dans mon Armor de suaves légendes,
De malins Corrigans, égarés dans les landes,
Et se réunissant tous, à l'heure de minuit,
Pour prendre leurs ébats le reste de la nuit ;
Si nous avons des saints venus de l'Angleterre,
Sur leurs manteaux usés, ou des auges de pierre,
Annoncer l'Évangile aux malheureux Bretons
Dont le pays alors était plein de dragons ;
Oh ! nous avons aussi plus d'une histoire sombre
Qui vous ferait pâlir et frissonner dans l'ombre.
Goulven et Plounéour, sauvage Kerlouan,
Laissez, laissez du moins vos morts à l'océan.

II

La tempête grondait, et la vague écumante
Couvrait de ses fracas la plage palpitante.
De l'île de la Vierge aux rocs de Carveur
C'était comme un long cri d'angoisse et de douleur.

Un homme tout à coup descend de la falaise,
Et, les cheveux au vent, semble sourire d'aise.
C'est Irvan de Goulven, l'indomptable pêcheur,
Dont le nom seul au loin inspire la terreur,
Irvan qu'on recueillit, enfant, sur cette plage
Où l'avaient égaré les fureurs de l'orage.
On racontait, le soir, qu'une vierge de Sein
L'avait plus d'une fois endormi sur son sein,
Et l'avait à regret, pour dérober son crime,
Jeté sur un esquif aux vagues de l'abîme.
Il n'a qu'un fils, Guerrok, qui depuis trois hivers
Parcourt sur le *Dragon* l'immensité des mers.
Dans quelques mois, ce fils, le seul être qu'il aime,
Qu'il a toujours, hélas ! chéri plus que lui-même,
Ce fils va l'embrasser... Guerrok, tu reviendras,
Murmurait le pêcheur... Qu'aperçois-je là-bas ?
Et son œil à l'instant s'est éclairé de joie...
Sur les flots courroucés il devine une proie.

III

Cependant le vaisseau, battu par l'ouragan,
Errait dans la nuit sombre au gré de l'océan.
Ah ! nous sommes sauvés ! Et ce cri d'espérance
A retenti, joyeux, dans le morne silence.
Regardez ! Oui, ce sont les feux de Carreveur...
Serrez vite la barre et gouvernez sans peur !
Le fils du vieil Irvan connaît tous les passages,

Et les nombreux récifs qui bordent ces rivages.
Amis, droit devant vous ! Et les marins alors,
Pour atteindre le but, ont redoublé d'efforts.
Pauvre vaisseau perdu sur les flots en démente !
Tantôt jusqu'à la nue on dirait qu'il s'élance,
Tantôt il disparaît dans les gouffres affreux
Où la mort semble prête à descendre avec eux.
Ils luttent épuisés... Mais le salut arrive,
Et déjà rassurés ils touchent à la rive,
Lorsque sur un écueil, qui se cache à fleur d'eau,
Avec un bruit sinistre a craqué le vaisseau.
Puis, un homme a surgi de la vaste bruyère...
A moi seul les débris, à moi la part entière !
Maintenant je suis riche... A moi le vin ardent,
Les étoffes de soie ! A moi l'or et l'argent !
Mon phare est le plus sûr... et le pêcheur farouche,
La haine dans le cœur, la menace à la bouche,
De rochers en rochers bondit rapidement. [ment,
Des cris sourds et plaintifs, des corps sans mouve-
Et du sang qui ruisselle avec l'eau sur le sable,
Voilà, sous l'ouragan, cette nuit lamentable...
Au milieu des récifs on entendait encor
Le râle d'un marin nageant avec effort.
Pourra-t-il résister à la mer en furie ?
Tous les autres sont morts... Je veux avoir sa vie..
Et soudain dans les flots s'élance le pêcheur.
Sa vieillesse n'a rien perdu de sa vigueur,

Et dans quelques instants il atteint sa victime
Qui se débat en vain au-dessus de l'abîme.
Il la saisit, la presse, et de son bras de fer
Il la fait tourner au fond du gouffre amer.
Mais elle reparaît sur l'onde ensanglantée...
Irvan sent plus encor sa colère excitée,
Et, blasphémant le ciel, d'un coup de son trident
Il arrache la vie au marin haletant.

IV

J'ai tué mon Guerrok, le fils de ma tendresse...
Chaque nuit devant moi son fantôme se dresse.
Guerrok, mon sang, Guerrok, ma joie et mon espoir,
Non, mes yeux désormais ne pourront plus te voir.
Joyeux, je t'attendais au seuil de ma demeure,
Et tu dors dans les flots, pauvre enfant, à cette heure !
Oh ! maudit soit ton père et maudit à jamais !
Tu sais pourtant, mon fils, tu sais que je t'aimais.
Mais Guerrok n'est pas mort... Sur le prochain navire
Je le vois arriver... Je le vois me sourire,
Et, comme à son départ, m'étreindre sur son cœur.
A nous alors, à nous la paix et le bonheur...
Et le vieillard s'en va, caressant son doux rêve...
Ses longs cheveux épars, il chante sur la grève,
Et son bras semble encor menacer l'océan.
Il est devenu fou, le vieux pêcheur Irvan.

XX

LA PLAINTÉ DU MEUNIER

Sône Breton.

—
Oh ! qu'ils sont heureux pour leur âge
Les petits oiseaux du bocage !

×
Lorsque je les entends chanter,
Je dis : Pourquoi me lamenter ?

×
Pourquoi me rappeler ses charmes,
Et répandre un torrent de larmes ?

×
Ce temps si doux est loin, hélas !
Et les oiseaux ne pleurent pas.

×
Mais il faut que l'homme sans doute
Laisse couler goutte par goutte,

×

A chacune de ses douleurs,
Couler la source de ses pleurs.

×

Le ver dans la pomme qui brille,
C'est votre amour, ô jeune fille ;

×

O jeune fille, votre amour,
C'est la rose qui vit un jour.

×

Oui, jeune fille est plus légère
Que la paille volant sur l'aire...

×

Prenez donc garde, jeunes gens,
D'effeuiller votre cœur aux vents !

×

Pourtant, si je pouvais encore
Parler à celle que j'adore !

×

Si dans son courtil du Mellier
Je pouvais planter mon rosier !

×

Mais l'oiseau dont l'aile est brisée,
Dans les taillis pleins de rosée,

×

L'oiseau soupire vainement...
Il se traîne... la mort l'attend.

×

Mon rossignol, volez chez elle !
Rossignol, chantez pour ma belle,

×

A sa porte, sous le grand houx !
Moi, je n'ai plus besoin de vous.

×

Ma douce est heureuse à cette heure...
Hélas ! faudra-t-il que je meure,

×

Et que mes pleurs troublent sans fin
L'eau qui fait tourner mon moulin !

×

O vous, sensibles à ma plainte,
Priez pour moi la Vierge sainte,

×

Et demandez-lui que mon cœur
Au Mellier trouve le bonheur...

~~~~~

XXI

SAINT PAUL DE LÉON ET LE DRAGON

—

I

O mon île de Batz, que de fois sur tes grèves,  
Dans les beaux jours d'été, j'ai promené mes rêves,  
Enivrant mes regards aux gracieux tableaux  
Que m'offrait tour à tour la beauté de tes flots !  
Aujourd'hui, laisse-moi, reculant dans les âges,  
Evoquer un instant saint Paul sur tes rivages,  
Saint Paul, le grand Évêque et le premier patron  
De ce noble pays qu'on nomme le Léon.

II

Le roi des Iliens était alors Withure,  
A l'âme généreuse, au cœur plein de droiture.  
Par sa mère Ingeborn élevé dans la foi,  
Il avait le vrai Dieu dont il suivait la loi.  
Mais son peuple, indocile aux célestes paroles,  
Sacrifiait toujours à ses vieilles idoles...  
Prince, réjouis-toi ! sur l'immense Océan  
Vois-tu, malgré la vague et malgré l'ouragan,  
Vois-tu ce frêle esquif qui s'avance rapide ?  
Il porte vers ces bords un apôtre intrépide,

Dont le zèle brûlant et les douces vertus  
Renverseront ces dieux qu'il a déjà vaincus.  
— Salut, ô fils d'Horna, que les îles lointaines  
Ont envoyé vers nous pour rompre enfin nos chaînes !  
Je baise avec amour, je baise cette croix  
Que viendront adorer mes Bretons à ta voix... —  
Et, prosterné devant le saint missionnaire,  
Withure avec des pleurs acheva sa prière.  
Bientôt, illuminés par le divin Esprit,  
Les païens se courbaient aux pieds de Jésus-Christ...  
L'on n'alla plus, le soir, cueillir l'herbe magique,  
Et près du vieux men-hir cessa le chant Runique.

III

Mais alors, transporté de rage, le démon  
Fait surgir tout à coup un énorme dragon.  
A l'appétit du monstre on doit chaque semaine  
Jeter, pour l'assouvir, une victime humaine.  
Dans l'île que de cris, que de gémissements !  
Que de mères, hélas ! demandant leurs enfants !  
L'apôtre Paul ! C'est Paul notre seule espérance,  
A répété la foule, et la foule s'élance  
Vers l'oratoire où Paul priait à deux genoux,  
Et conjurait le ciel d'arrêter son courroux.  
« Plus de larmes, dit-il... courage, ô vous que j'ai aimé !  
Me confiant en Dieu, j'irai, j'irai moi-même,  
Pour redonner à l'île et le calme et la paix,

Attaquer le dragon et le vaincre à jamais... »  
Et ce peuple abattu se sent encor revivre...  
Un guerrier de Cléder, un seul ose le suivre.  
Kergournadec'h, ton nom de nos Bretons chéri,  
Ton noble nom chez nous n'a pas encor péri !  
Et l'apôtre se rend à l'endroit solitaire  
Où le monstre à loisir exhale sa colère.  
Revêtu de l'étole, il n'a que son bâton  
Pour s'offrir aux regards de l'horrible dragon.  
Mais prodige ! Soudain son long hurlement cesse...  
Il s'agite inquiet, il se tord, se redresse,  
Retombe sur le sol, haletant de terreur,  
Et se couche tremblant aux pieds de son vainqueur.  
Le saint au cou du monstre a passé son étole,  
Et l'animal dompté, docile à sa parole,  
Le suit dans le secret de ces rocs effrayants  
Sans cesse tourmentés par les flots et les vents.  
C'est là qu'on aperçoit, béant, un gouffre immense,  
Gouffre sans fond, où plane un lugubre silence.  
Dragon, qui trop longtemps dévastas ce pays,  
Et que la main de Dieu m'a pour toujours soumis,  
Dragon, je te maudis ! Et je veux dès cette heure  
Que ce gouffre devienne à jamais ta demeure !  
Paul était menaçant, terrible était sa voix...  
Le monstre se raidit une dernière fois,  
Et s'élance aussitôt dans ces profonds abîmes,  
Où, sous leur froid linceul, dorment tant de victimes.

IV

Et la vieille légende, ô Bretons, ne ment pas...  
L'étole... elle est encore à l'église de Batz.  
Sur l'autel, au Pardon, on la voit exposée,  
Et souvent par respect mes lèvres l'ont baisée.  
Si vous touchez ces bords qu'en vers harmonieux  
A naguère chantés notre barde Brizeux,  
Demandez à l'enfant jouant sur le rivage  
Le nom de ce rocher qui plonge dans l'orage.  
C'est, vous répondra-t-il de son air souriant,  
Nul ne l'ignore ici, c'est le Trou du Serpent...  
Prenez garde ! Il voudrait encor briser sa chaîne...  
Mais dans son antre sombre en vain il se démène,  
Saint Paul est toujours là, comprimant sa fureur,  
Saint Paul, l'ami de Dieu, saint Paul, le grand vainqueur.



XXII

NOTRE-DAME DU RONCIER

ET

LES ABOYEUSES DE JOSSELIN

—

I

— Jésus ! Que cette église est belle !  
Aussi chacun vient y prier....  
Mais je m'étonne qu'on l'appelle  
Notre-Dame du Roncier.

×

— Allumez toujours votre cierge....  
Ce nom, vous l'ignorez encor ?  
Voyez à l'autel de la Vierge  
Cette faucille au manche d'or.

×

Un jour avec cette faucille  
Un pauvre, nommé Nicolas,  
Coupait dans son champ de Kernille  
Les ronces qui ne manquaient pas.

×

Tout à coup la joie et la crainte  
L'ont agité de leur frisson. . . .  
Il a trouvé l'image sainte  
Qui reposait sous un buisson.



Puis il entend comme en un rêve  
Une voix qui disait : — Je veux,  
Je veux qu'un temple ici s'élève  
Pour l'auguste reine des cieux ! —

II

— Regardez donc ces jeunes filles  
Si belles sous leurs voiles blancs,  
Et ces bannières si gentilles  
Dont la devise flotte aux vents.



Jamais, jamais à mes oreilles  
N'ont résonné des chants plus doux. . . .  
Pour savourer tant de merveilles,  
Il faut, je crois, venir chez vous.



Mais au milieu des voix joyeuses  
Un cri me glace de terreur. . . .  
Ecoutez ! « Place aux aboyeuses » !  
— Ne vous effrayez pas, ma sœur. —



Pâles, les lèvres écumantes,  
Des femmes à l'envi hurlaient,  
Et furieuses, menaçantes,  
Sur le sol nu se débattaient.



— Vite, vite la sainte image ! —  
Et chacune de l'embrasser. . . .  
Prodige ! voilà que leur rage  
Commence soudain à passer.

III

— Ma sœur, près de cette fontaine  
Une femme arriva le soir ;  
Des haillons la couvraient à peine,  
Et son air était triste à voir.



— Vous qui lavez à la rivière,  
Et dont les battoirs vont si fort,  
Ayez pitié d'une étrangère....  
Daignez compatir à son sort !

×

Laissez-moi prendre cette écuelle,  
Je vous en prie au nom de Dieu !  
Pour étancher la soif cruelle  
Qui me brûle comme du feu.

×

— Lâchez les chiens sur cette femme !  
Loin, loin de nous les fainéants !  
Nous ne voulons pas, sur notre âme,  
Qu'elle reste ici plus longtemps.

×

Alors la Vierge : — C'était elle —  
— Malheur sur vous ! Je vous maudis....  
Craignez, femmes au cœur rebelle,  
Craignez le courroux de mon fils !

×

Jésus est mort sur le Calvaire  
Pour nous montrer tout son amour. ..  
Mais nul n'échappe à sa colère,  
S'il n'aime le pauvre à son tour. —

IV

— Le châtiment sur leurs familles  
Passe de siècle en siècle, hélas !  
Et demain saisira leurs filles  
Que vous voyez prier là-bas.

×

La charité, Dieu la préfère,  
Nolaïk, aux autres vertus —  
— Eh bien ! aux pauvres, pour lui plaire,  
Je veux donner encore plus.

×

— Alors, sur le livre de vie  
Votre nom sera glorieux,  
Et votre Bretagne chérie,  
Vous la retrouverez aux cieux.

~~~~~

XXIII

UN NOËL BRETON

LE PREMIER PATRE

En contemplant notre misère
Du haut de l'éternel séjour,
Le Fils s'est offert à son père
Dans tout l'élan de son amour.

×

— Je voudrais leur rendre la vie...
Laissez-moi descendre du ciel,
O mon père, je vous supplie,
Pour revêtir un corps mortel. —

×

LE SECOND PATRE

Non ! Ma loi qu'ils ont blasphémée
A crié vengeance contre eux...
La porte du ciel est fermée,
Du ciel pourtant si radieux.

×

LE PREMIER PATRE

Sur la montagne du Calvaire
Pour eux je verserai mon sang ;
Vous avez fait l'homme de terre,
Et le démon est si puissant.

×

LE SECOND PATRE

J'ai pitié d'eux et je vous aime...
Mon fils, allez sécher leurs pleurs,
Et prenez un corps, Dieu vous-même,
Pour sauver les pauvres pécheurs.

×

Une jeune vierge, Marie,
Que j'ai formée avant les temps,
Doit vous porter, mère bénie,
Vous porter dans ses chastes flancs.

×

Et le fils du Dieu véritable,
Parmi les hommes ses pareils,
Naîtra sur le foin d'une étable,
Lui qui fait germer les soleils.

×

LE PREMIER PATRE

Dans votre sagesse profonde,
Comment nommerez-vous l'Enfant ?



LE SECOND PATRE

Son nom sera : Sauveur du monde,
Jésus ! Il n'est pas de plus grand.



Et pure restera sa mère...
L'Enfant dans son sein virginal
Sera le rayon de lumière
Passant à travers le cristal.



LE PREMIER PATRE

A Bethléem, dans une crèche,
Ils trouvèrent l'enfant promis,
Dont la lèvre rose et si fraîche
Était pleine de doux souris.



LE SECOND PATRE

Alors on entendit les anges
Qui chantaient sur un air nouveau,
Qui chantaient, joyeux, les louanges
Du petit enfant au berceau.



Et les Bergers, quittant la plaine,
Et les princes de l'Orient,
Guidés par l'étoile sereine,
Apportèrent tous leur présent.



LE PREMIER PATRE

Les Bergers avaient leur prière,
Et les Rois, ouvrant leur trésor,
Offrirent — ô touchant mystère ! —
De l'encens, la myrrhe et de l'or.



LE SECOND PATRE

Chrétiens, si nous voulons lui plaire,
Donnons-lui l'or de notre amour,
L'encens d'un cœur pur et sincère,
Et nous serons heureux un jour.



XXIV
SOLITUDE

Lanildut, 10 Septembre 1891.

Quelle joie inonde mon âme !
Seul, seul avec l'immensité...
O nature, qu'elle s'enflamme
Devant ton auguste beauté !

×

Tout me parle de ta puissance...
Loin, loin de moi, maîtres savants !
Laissez-moi goûter en silence
De plus nobles enseignements.

×

Du fleuve gonflé par l'orage
Rien ne peut arrêter le cours ;
Une voix aussi dit au sage :
Vers Dieu marche, marche toujours !

×

Quand le coq chante, les abeilles
Vont sur les fleurs cueillir leur miel....
Mon âme, il faut que tu t'éveilles
Pour butiner aux fleurs du ciel.

×

La terre, jusque-là stérile,
— Pour nous encor quelle leçon ! —
Sous nos sueurs devient fertile,
Et porte une riche moisson.

×

L'agneau qui revient à l'étable
Ecoute la voix du pasteur ;
Suivons le pasteur véritable,
Et nous trouverons le bonheur.

×

J'ai vu brisé par la tempête
Le chêne qui montait aux cieux....
Si j'élève aussi trop la tête,
Dieu punira l'audacieux.

×

Le lierre aux murailles s'enlace....
Je serai le lierre de Dieu,
Je veux m'attacher à sa grâce
Pour reverdir sous le ciel bleu.

×

Il me répond, l'écho fidèle,
Lorsque je crie au fond des bois....
Hélas ! de mon Dieu qui m'appelle
Mon cœur n'est pas l'écho parfois.

×

Un jour vit la fleur solitaire....
Plein de force dans cet instant,
Peut-être qu'au fond de la terre
Le ver, joyeux, déjà m'attend.

×

O création, ô nature,
Dont les voix chantent le Seigneur,
Que du moins ma lèvre murmure
L'hymne que lui chante mon cœur !

XXV

SAINTE TRIPHINE

—

I^{er}

LA FUITE

—

I

— Pourquoi courir à perdre haleine ?
— Hâtez-vous de fuir, douce reine !

×

— J'étais si bien dans le saint lieu,
Conversant tout bas avec Dieu !

×

— Quittez, quittez cet oratoire...
Cinquante archers, — il faut me croire —

×

Cinquante archers pour vous saisir
Dans une heure doivent venir.

×

— Ai-je donc commis quelque crime ?
Jésus, tirez-moi de l'abîme !

×

— Je ne vous le dis qu'en tremblant :
Votre pauvre petit enfant,

×

Vous l'avez tué par colère,
Et vous l'avez caché sous terre.

×

Prenez ce grossier vêtement,
Et vous sortirez à l'instant. —

II

— On jalouse le sort des reines,
Mais grandes parfois sont leurs peines...

×

Adieu, palais de mon époux
Où j'ai passé des jours si doux !

×

Oh ! quelles angoisses cruelles !
Adieu, mes compagnes fidèles !

×

Mon confident et mon trésor,
Adieu, mon beau crucifix d'or !

×

Maintenant, comme une étrangère,
Pleurant à chaque croix de pierre,

×

On me verra sur le chemin
Promener mon triste destin. —

III

Priez, chrétiens, priez pour elle !
Craintive comme la gazelle

×

Qu'une meute ardente poursuit,
Triphine s'en va dans la nuit,

×

Dans la nuit, pâle, échevelée...
Montant du fond de la vallée,

×

Il lui semble entendre des voix
Qui lui répètent à la fois :

×

Triphine ! Prends garde, Triphine !
Et quand, au flanc de la colline,

×

Un bruit éveille les halliers,
Elle croit voir des cavaliers

×

Venus pour arrêter sa fuite...
Et son petit cœur bat plus vite.

×

Souvent encor devant ses yeux
Au loin scintillent mille feux...

×

C'est la Korrigane qui danse,
Dit-elle, et Triphine s'élance,

×

S'élance en retenant un cri...
Là-bas, dans les prés de Ker-ri,

×

Ne sont-ce pas les lavandières
Qui tordent leurs draps mortuaires ?

×

Et plus impétueuse encor,
Triphine reprend son essor.

×

Aux premières lueurs de l'aube,
— Pleine de sang était sa robe —

×

La pauvre femme tombe enfin,
Haletante, sur le chemin,

×

Et se traîne au pied d'un calvaire...
— Dieu ! Que ma souffrance est amère !

×

O Kervoura, devant ta sœur
Tu sentirais pleurer ton cœur.

×

C'est toi, c'est toi qui m'as perdue...
Regarde ! me voilà vêtue

×

Comme une pauvre esclave, hélas !
Et, cependant, n'avons-nous pas

×

Sur le sein de la même mère
Puisé le même lait naguère ?

×

O Jésus, j'ai recours à toi !
Jésus, protège et guide-moi ! —

II^e

TRIPHINE DANS SA PRISON

—

I

— Bon messenger, lève-toi vite !
— Je vais me lever tout de suite.

×

— A la ville, à chaque manoir,
Messenger, tu feras savoir

×

Que l'échafaud déjà se dresse
Pour Triphine la pécheresse.

×

Couvert de tes habits de deuil,
Hâte-toi de quitter ce seuil ! —

×

— Pourquoi le son de la trompette,
Et ce messager qui s'arrête ? —

×

De tous les yeux coulent des pleurs,
Et la crainte remplit les cœurs.

II

Révant à son enfant qu'elle aime,
Triphine attend l'heure suprême....

×

Hélas ! au moment de mourir,
Plus beau lui paraît l'avenir.

×

— O mort, cesse de me poursuivre !
Loin de moi ! Je veux encor vivre....

×

Je voudrais encore une fois
Des oiseaux entendre la voix,

×

Entendre encor comme naguères
Le bruit des fléaux sur les aires....

×

Ces mains, si fraîches maintenant,
Sous la terre dans un instant

×

Iraient pourrir ! Je vous supplie,
Mon Dieu ! Prenez soin de ma vie !

×

Ai-je violé mes serments,
Et profané vos sacrements ?

×

Non, non ! Montrez votre puissance !
Jésus, pitié pour ma souffrance !

×

Partout s'étend votre bonté...
L'univers vous doit sa beauté ;

×

Sur leurs harpes d'or les Archanges
Chantent sans cesse vos louanges ;

×

Dans la grande mer le poisson,
La cigale sous le gazon ;

×

Dans les blés dorés l'alouette,
L'abeille dans les prés en fête ;

×

Tous bénissent leur créateur,
Et pour moi seule est la douleur....

×

O Jésus, quelle destinée !
A mourir je suis condamnée....

×

A mourir, Jésus ! à mourir,
Moi qu'ils veulent encor flétrir.

×

Cependant, si je suis punie,
Dans votre sagesse infinie

×

Vous savez que Triphine, hélas !
Ne mérite point le trépas.

×

Mais qu'ai-je dit dans ma démence !
Pardon, mon Dieu, pour cette offense !

×

Oui, pardon, Jésus mon Sauveur,
Si j'ai laissé parler mon cœur. —

III

— Voici, ma sœur, la délivrance...
Ouvrez votre âme à l'espérance !

×

Je suis l'archange Raphaël,
Et pour vous j'ai quitté le ciel.

×

Que sont les peines de la vie
Si vous contemplez la Patrie ! —

×

— Pour moi que ce langage est doux !
Oh ! je n'écouterai que vous.

×

Bon ange, vous serez mon guide,
Et rendrez mon cœur intrépide. —

×

— Triphine, le ciel est si beau !
Prenez un courage nouveau,

×

Et rappelez-vous le Calvaire
Où, sous les regards de sa mère,

×

Jésus, le fils du Dieu puissant,
Pour vous répandit tout son sang !

×

Et lorsque de sa lèvres sainte
Il ne sort pas même une plainte,

×

Sous les épreuves d'un moment
Triphine succombe en pleurant.

×

Plus de regrets, ma sœur chérie !
Aux pieds de la Vierge Marie,

×

Pour la bénir et la chanter,
J'ai hâte de vous transporter.

×

— Ange plus brillant que la flamme,
Comme vous consolez mon âme !

×

Je suis maintenant à Dieu seul,
Et je souris à mon linceul...

×

Je lui souris dans mes alarmes...
Justice, frappe ! Assez de larmes...



Triphine brûle de souffrir...
Quand donc, quand pourrai-je mourir !

IV

— Saint évêque, partez pour Renne
Avec le fils de votre reine !



Je suis la mère de Jésus. .
Saint évêque, ne tardez plus. —



Le jeune enfant porte une armure,
Et chacun, étonné, murmure :



— Mon Dieu ! c'est un vrai chevalier
Déjà tout prêt à guerroyer.



On dirait à son air étrange
Que c'est un saint ou bien un ange



Descendu des hauteurs des Cieux
Pour secourir les malheureux. —

III^e

TRIPHINE SUR L'ÉCHAFAUD



I

— C'est un échafaud que l'on dresse...
Voyez la foule qui se presse,



Qui se presse de toutes parts. —
Bientôt, ses longs cheveux épars,



Les mains jointes sur sa poitrine,
S'avance la reine Triphine.



— Arthur, mon maître et mon époux,
Arthur, je suis à vos genoux...

×

Je quitte sans regret la terre,
Et meurs sans haine et sans colère.

×

Si vous brisez notre lien,
La vie, Arthur, pour moi n'est rien. —

×

Devant sa jeunesse et ses charmes,
Grands et petits versent des larmes.

×

Mais Triphine, elle, le front haut,
Marche sans peur à l'échafaud.

×

Se tournant alors vers la foule
Dont le flot jusqu'à ses pieds roule :

×

— Adieu donc, toi que mon bonheur
Rendait jaloux, monde trompeur !

×

Au jour du Jugement suprême,
Devant Jésus j'irai moi-même

×

Avec ma tête dans mes mains,
Et Jésus à mes assassins

×

Dira : Pour vous le noir abîme !
Je vous maudis pour votre crime !

×

Adieu, vous qui pleurez là-bas !
Jeunes filles, n'oubliez pas,

×

En mettant vos rubans de noce,
Que Triphine dort dans sa fosse.

×

Vous tous qui m'écoutez, adieu !
Je vous attends auprès de Dieu. —

II

Mais voici qu'aux regards avides,
Montés sur des chevaux rapides,

×

Apparaissent, l'air triomphant,
Des soldats suivis d'un enfant.

×

Et l'enfant transporté s'écrie :
— Bourreaux, sous peine de la vie,

×

Suspendez les ordres du roi !
Ici, le seul maître, c'est moi. —

×

Madame, vous êtes ma mère...
Le ciel, écoutant ma prière,

×

Vous rend enfin à mon amour...
Béni soit à jamais ce jour !

×

Mais je veux terminer ma tâche,
Et tuer Kervoura le lâche. —

×

— Oh ! qu'il est beau, mon fils, Arthur !
C'est ta bouche, ton œil d'azur... —

×

Kervoura le frappe au visage,
Et l'enfant bondit sous l'outrage.

×

— Dans la lice, au nom de l'honneur,
Tu vas paraître, homme sans cœur. —

×

Et les voilà seuls dans l'arène...
Kervoura, bientôt hors d'haleine,

×

Tombe sous les coups de l'enfant
Qui se redresse fièrement,

×

Et les deux pieds sur son armure :
— Traître, confesse ton parjure!

×

— Arthur, tu retrouves un fils...
Je meurs... Mais tous, je vous maudis!

~~~~~

XXVI

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE

—

Hélas ! elle a perdu sa mère,  
Anna, la fleur de Kérivin...  
Anna si rieuse naguère,  
Pleure aujourd'hui soir et matin.

×

Tige fragile qui s'incline,  
La jeune fille va mourir...  
Lorsque l'on coupe la racine,  
Les branches cessent de verdier.

×

Hélas ! elle a perdu sa mère,  
Anna, la fleur de Kerivin...  
Anna, si rieuse naguère,  
Pleure aujourd'hui soir et matin.

×

Anna sur la tombe ignorée  
Priait dans le rustique enclos,  
Et la vierge tout éplorée  
Disait au milieu des sanglots :

×

Du feu brûlant du Purgatoire,  
Retirez ma mère, ô mon Dieu !  
Jésus, donnez-lui votre gloire,  
Jésus, retirez-la du feu !

×

Oh ! Je ferai dire une messe  
Dans l'église de Saint-Eloi...  
Ayez pitié de ma détresse,  
Mon doux Jésus, écoutez-moi !

×

Je promets comme pénitence  
De jeûner tous les vendredis ;  
Mais daignez finir sa souffrance,  
Ouvrez-lui votre Paradis !

×

Robes rouges, ni robes blanches,  
Ni beaux rubans je ne mettrai ;  
Désormais, fêtes et dimanches,  
Des habits noirs je porterai.

×

Même j'oublierai pour ma mère  
Mes doux rêves des premiers jours...  
Iannik, celui que je préfère,  
Je renonce à lui pour toujours !

×

Du feu brûlant du Purgatoire,  
Retirez ma mère, ô mon Dieu !  
Jésus, donnez-lui votre gloire !  
Jésus, retirez-la du feu !

~~~~~

XXVII

SOUVENIRS D'ENFANCE

—
Qu'ils ont vite passé les jours de notre enfance,
Ma sœur, ces jours remplis de paix et de silence !

×

L'île, dont je t'avais appris chaque sentier,
A cet âge pour nous était le monde entier.

×

Nous ne savions alors rien que notre prière,
La prière en breton, que le soir notre mère

×

Nous faisait réciter auprès d'elle à genoux
Devant le Christ de chêne au visage si doux.

×

Pour nous rien de plus beau que l'autel de la Vierge,
Où tu venais parfois allumer un grand cierge.

×

Te souviens-tu, ma sœur, de Sainte-Anne d'Auray ?
On nous disait tout bas : Je vous y conduirai,

×

Oui, si chacun de vous reste deux mois bien sage...
Que d'efforts pour dompter la fougue de notre âge !

×

Mais aussi quel bonheur, au retour du printemps,
De jeter nos chansons aux sentiers odorants !

×

Tu n'as pas oublié les contes de l'aïeule,
Dont tu rêvais si fort quand on te laissait seule.

×

C'était un char traîné par des chevaux de feu,
Où courait dans la nuit Satan maudissant Dieu ;

×

Des nains cachant leur or au milieu des bruyères,
Et des Corriks velus dansant dans les clairières.

×

Nous n'avions pas de peine à mettre le couvert,
Quand l'été nous dînions sous le grand chêne vert.

×

Une pierre pour siège, et nos genoux pour table,
Et pour vin, du lait pur qui sortait de l'étable ;

×

Et puis... les fruits vermeils que, malgré le danger,
Je cueillais en grimpant aux arbres du verger.

×

Quand j'étais au latin, ardente à me poursuivre,
Tu venais, l'air grondeur, me dérober mon livre,

×

Et ta gaule, enroulée et de noir et de blanc,
Qu'elle effleurait alors les épaules de Jean !

×

Loin de moi, disais-tu, loin ce dictionnaire !
Allons jouer ensemble, et ferme ta grammaire...

×

O plaisirs d'autrefois ! O souvenirs charmants !
Non, non ! Je n'oublierai jamais cet heureux temps.

~~~~~

XXVIII  
LAMORICIÈRE

—  
Salut au noble fils de la terre bretonne,  
Dont le cœur était d'or, et le regard de feu ;  
Au héros dont le nom sur le monde rayonne,  
Au valeureux soldat qui ne craignait que Dieu!

×  
Comme il aime le bruit, l'éclat des cimenterres,  
Le coursier se cabrant sous le rude éperon,  
La diane joyeuse et les clameurs guerrières,  
Et l'odeur de la poudre et la voix du clairon!

×  
Hussein avait un jour osé frapper la France. ...  
En avant, en avant! a crié Charles Dix,  
Et Bourmont aussitôt sur l'Afrique s'élance  
Pour venger le vieux roi, pour venger son pays

×

Plein d'une mâle ardeur, souriant à la gloire,  
Le voyez-vous combattre, inondé de son sang?  
A lui, le fier breton, la mort ou la victoire,  
Et sur la Casaba flotte le drapeau blanc.

×

Triomphe passager! Poursuivi par la haine,  
De son malheureux fils n'emportant que le cœur,  
Bourmont, hélas! demain sur la plage avec peine  
Trouvera pour s'enfuir la barque d'un pêcheur.

×

Lamoricière seul, indigné de l'outrage,  
Sans reproche et sans peur comme un autre Bayard,  
Lamoricière seul l'accompagne au rivage,  
Et lui serre la main au moment du départ.

×

Il refusa pourtant de briser cette épée  
Que tant d'autres alors brisèrent sous ses yeux...  
Il en avait besoin pour tailler l'épopée  
Que rempliront bientôt ses exploits radieux.

×



Marche donc au combat ! Pour toi c'est une fête...  
Sur leurs chevaux légers qui devancent l'éclair,  
Voici, parés du fez, les enfants du Prophète,  
Saluant pour leur chef l'émir Abdel-Kader.

×

O luttas de courage, où chacun d'eux s'épie,  
Où rien ne peut lasser les deux nobles rivaux !  
Mais l'arabe viendra, vaincu par le génie,  
Incliner devant nous l'orgueil de ses drapeaux.

×

Constantine résiste, et Combe, un de nos braves,  
Renversé des créneaux, roule aux pieds de Nemours.  
En avant, a-t-il dit, en avant, mes zouaves !  
Et notre pavillon se dresse sur les tours.

×

Sa grande épée au poing, la colère dans l'âme,  
Lamoricière est là, debout sur les remparts,  
Lorsque, perdu soudain au milieu de la flamme,  
Il saute avec les murs croulant de toutes parts.

×

Qui n'a pas admiré cette toile divine,  
Où l'on porte au bivac, sanglant et mutilé,  
Un étendard français jeté sur sa poitrine,  
L'héroïque breton qui n'a pas reculé !

×

France, à toi désormais la terre algérienne  
Où déjà par milliers sont couchés tes soldats !  
Tu peux te reposer.... Le clairon dans la plaine  
M'annonce que pour toi sont finis les combats.

×

Je me trompe... A Paris je vois les barricades  
S'élever sous l'effort de traîtres soudoyés ;  
De tous côtés j'entends le cri des fusillades,  
Et la plainte de ceux qui tombent foudroyés.

×

C'est vainement, hélas ! qu'un évêque intrépide,  
Méprisant le trépas qu'il a souvent bravé,  
Accourt pour apaiser la lutte fratricide...  
Une balle aussitôt l'étend sur le pavé.

×

Et la France déjà sur le bord de l'abîme,  
Par la main de ses fils la France va périr,  
Quand un héros, poussé par un élan sublime,  
S'offre pour la sauver, ou, s'il faut, pour mourir.

×

Ah ! vous l'avez nommé.... C'est lui, Lamoricière...  
Il presse son coursier qui bondit en avant,  
Son glaive frappe encor comme il frappait naguère,  
Et l'Émeute s'enfuit et se cache en hurlant.

×

Si tu l'oses, réponds ! Qu'as-tu fait, ô ma France,  
De celui qui pour toi recherchait le péril ?  
Je le dirai sans peur : Dans ta folle démente,  
Tu le jettes, ingrate, aux douleurs de l'exil.

×

C'est là que Dieu le prend pour défendre l'Eglise  
Que l'Enfer conjuré voudrait anéantir...  
Rome a parlé... Fidèle à sa vieille devise,  
Il court, sans hésiter, protéger un martyr.

×

La Bretagne a donné ses enfants les plus braves,  
Et tous l'ont acclamé, rangés sous son drapeau. ...  
Au combat, au combat ! Et les nouveaux zouaves  
Iront demain mourir à Castelfidardo.

×

Honneur aux jeunes preux sacrés par la défaite !  
Leur chef en frémissant quitte le champ fatal...  
Mais sur les murs d'Ancône il relève la tête,  
Et hisse les couleurs de l'étendard papal.

×

Il attendait la France, elle jadis si fière....  
La France resta sourde à l'appel du malheur  
Et le monde étonné sut que Lamoricière  
Avait, comme un grand roi, tout perdu fors l'honneur !

×

Prouzel, ton nom sera conservé dans l'histoire,  
Prouzel, où bien plus beau qu'aux rives de l'Isly,  
Laisant aller son âme au doux besoin de croire,  
Des triomphes passés il méditait l'oubli.

×

Prouzel, combien de fois, aux heures de prière,  
Dans ta petite église, oh ! n'est-il pas venu,  
Le généreux chrétien, le soldat populaire,  
Courber son noble front sur ton pavé tout nu !

×

La mort n'a pu le vaincre... Et la sentant prochaine,  
Intrépide et vaillant comme jadis au feu,  
Baisant avec ardeur son crucifix de chêne,  
Il a remis son âme entre les mains de Dieu.

×

Le voilà désormais sans voix et sans parole...  
Mais qu'il te parlera, France, longtemps encor !  
Et toi, resplendissant sous ta pure auréole,  
Vers l'immortalité, héros, prends ton essor !



XXIX

LE RETOUR DU CONSCRIT

—

Adieu, les soucis, la tristesse !  
Voici mon doux pays d'Armor....  
Mon cœur tressaille d'allégresse,  
Oui, oui, je le revois encor.

×

Là-bas, ma flèche bien-aimée  
Monte légère dans les cieux,  
Et des nuages de fumée  
S'élancent de mon toit joyeux.

×

J'entends les cloches argentines,  
J'entends le son du biniou  
Qui fait retentir les collines....  
Iou ! C'est une noce.... Iou !

×

— Bonjour à vous, gens de la noce !  
Du vin, du vin et des chansons !  
Votre maison — si Dieu m'exauce —  
Sera pleine de beaux garçons. —

×

Venez, mère, venez, mon père,  
Que je vous presse sur mon cœur !  
Rions, pleurons comme naguère....  
Mais rions, pleurons de bonheur.

×

Non, non ! la mort n'a pu me prendre  
Parmi les balles et le feu....  
La Vierge d'Armor sait défendre  
Le soldat fidèle à son Dieu.

×

A Rumengol, ma douce mère,  
Deux cierges brûleront pour vous,  
Et je vous ferai ma prière,  
En me traînant sur les genoux.

×

Pauvre Mindu, pourquoi te plaindre ?  
Je suis redevenu breton....  
Ah ! le renard aura beau feindre....  
Chez toi le nez est encor bon.

×

Portez mon turban et ma veste !  
J'ai payé ma dette à la loi....  
Désormais, ma mère, je reste,  
Et pour toujours, auprès de toi.

×

Maintenant, au lit vite, vite,  
Pour s'éveiller de grand matin !  
Jusqu'au village de Kermite  
Nous irons ensemble demain.

×

Et nous parcourrons la prairie,  
Les bois, les vergers et les champs ;  
Il ne faut pas que je t'oublie,  
O toi, la perle des juments !

×

Assez de gallois ... Moi, que j'aïlle  
Parler un langage odieux....  
Non, non ! enfant de la Cornouaille,  
Je sais encor mon chant d'adieux.

×

Accueillez ma chanson nouvelle,  
Répétez-la dans nos pardons !  
A mon pays toujours fidèle,  
Toujours j'aimerai les Bretons....



XXX

## LA FLÈCHE DE KREIS-KER

—

A ceux qui n'ont pas vu monter si loin dans l'air  
La flèche de Saint-Pôl, s'écria la jeune Anne,  
Je dirai poliment : Ho ! vous êtes un âne !

(Brizeux, les Bretons).

Salut à la flèche légère  
S'élançant comme la prière  
Qui brûle de monter à Dieu !  
Salut, salut à la merveille  
Qui n'aura jamais sa pareille,  
Sa pareille sous le ciel bleu !

×

Ah ! petits et faibles nous sommes,  
Et ce n'est pas la main des hommes  
Qui posa la flèche si haut...  
Non, non ' c'est le diable lui-même  
Qui sait, au milieu d'un blasphème,  
Travailler pour Dieu quand il faut.

×

A l'Enfer pour nourrir ses flammes  
Le Léon n'envoyait plus d'âmes,  
Et se moquait du Tentateur ;  
Et le Diable, gonflé de rage,  
Voulait, pour punir cet outrage,  
Emmener Paul, le bon Pasteur.

×

— Que d'églises, de monastères !  
Partout des chants et des prières...  
On se croirait en Paradis.  
Hélas ! ô monde, que tu changes !  
Malédiction pour louanges  
A moi qu'on adorait jadis. —

×

— Evêque de la Ville Sainte,  
Pénétrés d'amour et de crainte,  
Enfin nous voici devant toi !  
Pour nous bien longue fut la route,  
Mais Dieu nous conduisait sans doute,  
Dieu qui récompense ta foi.

×

Ta flèche bientôt va paraître...  
Mais trois jours — tu vas le promettre. —  
En croix demeureront tes bras...  
Autrement, malheur à ton âme !  
Car dès lors Satan la réclame,  
Et tu sais qu'on ne revient pas. —

×

— Eh bien ! j'y consens... qu'on apporte,  
Ordonne Paul d'une voix forte,  
Une feuille de papier blanc ! —  
Mais tout mot — étrange mystère —  
Tombant de la plume en colère,  
Deviens rouge comme du sang.

×

Il est à moi, pensait le Diable,  
Et bientôt ma haine implacable  
Saura lui déchirer le cœur...  
Un jour, puis un autre se passe...  
Les bras n'ont pas changé de place...  
Oui, Paul sera, Paul est vainqueur.

×

Et le Diable hurla de rage...  
Allons ! vite, vite à l'ouvrage !  
Il a pris son sifflet de feu  
Aux notes stridentes, aiguës,  
Et sur le champ sont accourues  
Ses légions maudissant Dieu.



Et leur troupe bondit, s'élève,  
Se précipite sur la grève,  
Docile au menaçant appel...  
Et les marteaux frappent sans cesse,  
Et l'amas de granit se dresse,  
Plus haut que le mont Saint-Michel.



Alors éclate le tonnerre,  
Et des entrailles de la terre  
On voit soudain des chars surgir,  
Et des chevaux couleur de braise,  
Oui des chevaux que rien n'apaise,  
Et qui voudraient toujours courir.



Déjà le regard en extase  
Voit monter et monter la base...  
Puis se perdre dans les hauteurs,  
Si gracieuses et si belles,  
Ensemble les quatre tourelles  
Qui seraient des clochers ailleurs.



Allons ! l'œuvre maudite avance...  
Et maintenant, vous tous, silence !  
A hurlé le chef des démons.  
La flèche à bâtir reste encore...  
Il faut pour demain, dès l'aurore,  
Qu'elle soit debout, compagnons !



C'est alors une ronde immense  
Où, frappant le sol en cadence,  
Ils se jettent des mots nouveaux...  
Et le granit qu'on ensorcelle  
Se polit, s'unit, se ciselle  
Sans le secours de leurs marteaux.



La voilà, la voilà finie...  
Quelle grâce et quelle harmonie !  
Sous le soleil, à l'horizon,  
Qu'elle brille, qu'elle étincelle !  
Ah ! l'on dirait une dentelle  
Courant autour du Kersanton.

×

— Ici trente des plus habiles !  
J'ai besoin de leurs bras agiles... —  
Et les trente, front contre front,  
Soulèvent la flèche sans peine,  
Et puis dans la hauteur sereine  
Disparaissent tous d'un seul bond.

×

Quand ils sont entre ciel et terre,  
Satan s'écrie avec colère :  
Assez, assez, arrêtez-vous !  
Et sur la base déjà prête  
Leur fureur se concerte et jette  
La flèche, notre flèche à nous.

×

Salut à la flèche légère  
S'élançant comme la prière  
Qui brûle de monter à Dieu !  
Salut, salut à la merveille  
Qui n'aura jamais sa pareille,  
Sa pareille sous le ciel bleu !

×

Ah ! petits et faibles nous sommes,  
Et ce n'est pas la main des hommes  
Qui posa la flèche si haut...  
Non, non ! c'est le Diable lui-même  
Qui sait, au milieu d'un blasphème,  
Travailler pour Dieu quand il faut.

~~~~~


XXXI

MATHELIN LE BARDE

Que vous étiez joyeux, quand Mathelin le Barde,
Enfant les gais refrains de sa vieille bombarde,
Vous faisait malgré vous tourner sur le sol !
Mais pleurez aujourd'hui ! car la mort s'est pressée....
On descend Mathelin dans sa fosse glacée,
Et vous n'entendrez plus la voix du rossignol.

×

Son âme est remontée au doux pays des lyres
Où le barde, au milieu des chants et des sourires,
Par les bardes du Ciel est reçu triomphant.
L'oiseau gémit au bois dépouillé de ses charmes....
Hélas ! pour nous aussi, nos refrains sont des larmes....
Le grand arbre est à bas, et ses feuilles au vent.

×

Etendu dans un coin du petit cimetière,
Prêtez l'oreille aux bruits qui sortent de la pierre !
C'est l'aiglon qui prend, pour les porter ailleurs,
Les chants du pauvre aveugle endormi sur sa couche.
Tu veux te réveiller ? Nul murmure à ta bouche....
Si l'aiglon se plaint, pour toi l'homme a des pleurs.

×

Oui, les Bretons sauront honorer ta mémoire,
Et tant qu'ils garderont leur langue et leur histoire,
Sur leurs harpes, crois-moi, résonneront tes airs.
Avons-nous oublié le barde de Marie,
Le barde aux cheveux blonds, à la pure harmonie,
Brizeux qui pour sa tombe attend des chênes verts ?

×

Ton hautbois envié ne peut rester sans maître....
L'été verra ses fleurs et tes chansons renaître
Pour consoler encor le cœur de tes Bretons.
Nous tenons, Mathelin, aux usages antiques,
Et tes sônes vibrants, et tes refrains celtiques
Viendront, comme jadis, égayer nos pardons.

×

On parlera de toi dans les longues veillées
Où les propos rieurs s'abattent par volées,
Où l'on entend, joyeux, la flamme pétiller...
Et le vieillard dira : Je connais son visage,
Car Mathelin allait de village en village
Demander pour ses vers une place au foyer.



Si tu reparaissais, cloarecs, filles vermeilles
Accourraient aussitôt, comme un essaim d'abeilles
Sur la branche fleurie au son clair du bassin....
Ce n'est qu'un rêve, hélas ! On a cloué ta bière,
Et tu vas dans la mort reposer solitaire,
Ton hautbois sur ton cœur, ô barde Mathelin !



XXXII

LE PÉNITENT DE KERGLOFF



C'est le printemps.... le soleil brille
Avec les fleurs dans les prés verts,
Et l'oiseau remplit la charmille
De ses mélodieux concerts.
A ma porte, toujours fidèle,
Tu venais égayer mon cœur...
Envole-toi, ma tourterelle,
Il n'est plus pour moi de bonheur !



Enfant, aux messes du dimanche
Comme je priais avec foi !
Mon âme alors était si blanche...
Ce temps, hélas, est loin de moi !
En vain le rossignol élève
Ses chants suaves dans la nuit,
J'ai peur... car un horrible rêve
Etreint mon âme sans répit.



J'ai beau m'agiter sur ma couche,
Pas même l'oubli d'un moment...
Que je trouve amer pour ma bouche,
Le pain que je mange en pleurant !
C'en est fait ! Rien ne peut me rendre
L'innocence des premiers jours.
O mort, hâte-toi de me prendre,
Anéantis-moi pour toujours !



Lorsque, l'hiver, mugit l'orage
Sous le ciel pesant et glacé,
Quand hurle la mer sur la plage,
Le cœur de l'homme est oppressé.
Mon cœur plus que la mer bouillonne...
L'ouragan se tait quelquefois,
Mais pour moi sans cesse résonne
Du remords la terrible voix.



Le soir, j'aperçois un fantôme
Dont l'aspect me remplit d'effroi.
Est-ce un démon ? serait-ce un homme ?
Priez, Chrétiens, priez pour moi !

Si je pouvais prier encore,
Oh ! si je pouvais prier Dieu !
Non, non ! sa colère m'abhorre...
A moi l'enfer... à moi le feu !



Péché, tu dévores mon âme,
Péché honteux, cruel serpent...
Et je suis comme dans la flamme,
Transpercé par ton dard brûlant.
Jamais de paix pour le coupable !
J'ai renié Dieu pour Satan,
Et Satan, toujours implacable,
Ne me quitte pas un instant.



Je tremble au milieu des ténèbres...
Si je mourais comme un maudit...
Je crois voir des torches funèbres
S'agiter autour de mon lit.
En enfer ! mon esprit frissonne...
En enfer pour l'éternité,
Moi qu'attendait une couronne,
Si j'avais seulement lutté !



Adieu, ma jeunesse si belle,
Jours écoulés trop vite, hélas !
Quand à mon Dieu j'étais fidèle,
Mon cœur alors ne tremblait pas.
Pourquoi, dans ma folle démente,
Ai-je abandonné mon Jésus ?
Mon Dieu, termine ma souffrance !
Car un maudit n'espère plus.

×

Non, non ! Je veux laver mon crime
Dans le repentir et les pleurs,
Sortir de ce fatal abîme
Fait de hontes et de douleurs...
Jésus, permettez à mon âme
De s'approcher de votre autel,
Et sous votre divine flamme
Elle revivra pour le Ciel.



XXXIII

VIOLETTE ET PINSON

—

O gracieuse violette,
Dis, pourquoi te faire oublier,
Pourquoi te cacher si discrète
Sous les branches du coudrier ?

×

Ah ! c'est que sur toi la rosée
Coule plus douce dans les nuits,
Et que, plus fraîche, ta pensée
S'envole vers le Paradis.

×

Là, brillent mieux dans le mystère
Tes couleurs prises au ciel bleu,
Et tes parfums et ta prière
Plus odorants montent vers Dieu.

×

Violette, où sont tes pareilles,
O toi, l'emblème de l'amour,
Toi qui dès le matin t'éveilles
Pour donner tes senteurs au jour !



Ma fleur, tu restes en Bretagne
Pour embaumer chaque saison,
Et comme toi sur la montagne
J'entends chanter le gai pinson.



Il chante de toute son âme
Nos ancêtres, hommes de cœur,
Les saints que mon pays réclame,
Et ceux qui cont dans le malheur.



Vers toi, ma chaste violette,
Qu'il volerait avec bonheur,
Sur ton sein appuyant sa tête
Pour te prêter force et vigueur !



Il sait, tendre fleur qui te voiles,
Un chant qu'on n'a jamais chanté,
Et qui ferait jusqu'aux étoiles
Bondir l'Océan transporté ;



Un chant pieux, un chant étrange,
Qu'il apprit, tout petit encor,
Seul dans son nid avec un ange
Qui le couvrirait d'une aile d'or.



Triste et caché sous la ramée,
Entends-le soupirer là-bas....
A son appel, fleur bien-aimée,
Pourquoi ne répondrais-tu pas ?



Jette, jette un regard propice
Sur cet ami venu du ciel....
Laisse-le boire à ton calice
Du moins quelques gouttes de miel !

XXXIV

LA CANE DE MONTFORT

- Vous venez du moulin Saint-Gille ?
— Vous l'avez dit, mes bons soldats ...
— Vous allez sans doute à la ville ?
— Oui, oui, je ne mentirai pas.

×

- Jeune fille, daignez nous suivre !
Le comte vous fera présent,
Vous fera présent d'un beau livre,
Et d'une croix tout en argent.

×

- Non ! il faut que je me dépêche. ...
Car je dois porter au moulin
Et pain blanc et viande fraîche
Pour ceux qui fauchent notre foin. —

×

- Au secours, au secours, mes frères !
Quoi ! vous m'entraînez malgré moi !
Vous êtes certes téméraires
Si vous ne craignez pas le roi.

×

- Nous ne craignons rien, jeune fille,
Et jamais le roi ne saura
Qu'une vierge fraîche et gentille
Dans cette prison pleurera. —

×

- Saint Nicolas, dans votre église
Je promets d'aller tous les ans,
Si cette chaîne, je la brise
Pour échapper à mes tyrans. —

×

- La captive alors, ô prodige !
Tombe dans un profond sommeil,
Et, comme l'oiseau qui voltige,
Se trouve libre à son réveil.

×

— Courez ! qu'est-elle devenue ?
Je saurai me venger de vous —
Et les soldats l'ont aperçue
Derrière les branches d'un houx.

×

— Soldats, prenez, prenez ma vie....
Oh ! je vous l'offre de bon cœur....
Mais, les mains jointes, je vous prie
De m'épargner le déshonneur.

Si nul ici ne peut l'entendre,
Ces canes que je vois là-bas,
Soyez-en sûrs, viendront me rendre,
Me rendre témoignage, hélas !

×

Je suis à genoux.... pas d'injure....
A saint Nicolas j'ai fait vœu
De mourir l'âme chaste et pure
Plutôt que d'offenser mon Dieu. —

×

Le ciel écouta sa prière,
Et les soldats, honteux enfin,
Lui dirent : — Gentille héritière,
Eh bien ! retourne à ton moulin ! —

×

Elle mourut la même année,
Au mois de Mai, le mois des fleurs....
Chacun plaignit sa destinée,
Et le village était en pleurs.

×

Depuis, raconte la légende
Qui charme les foyers bretons,
Une cane sort de la lande
Avec ses petits canetons.

×

Et la cane toujours voyage
A la Saint-Nicolas d'été ;
Bruits et clameurs sur son passage,
Rien n'interrompt sa gravité.

×

Elle s'avance la première,
Et — fait encor plus merveilleux —
Les petits qui suivent leur mère
Se trouvent rangés deux par deux.

×

Un soir, elle entra dans l'église
Dont elle ignorait le chemin,
Et la foule fut bien surprise
De l'y revoir le lendemain.

×

Tout le matin, on dit la messe
A l'autel de saint Nicolas ;
Le peuple sort, entre sans cesse,
Mais la cane ne s'émeut pas....

×

Et chacun à l'envi répète
Que la cane et ses canetons
Ont ensemble courbé la tête
Pendant les élévations.

×

Alors, si l'histoire est fidèle,
Elle s'envole aux pieds du saint,
Et, le caressant de son aile,
Vers ses petits bientôt revient.

×

Elle en laisse un, pour l'ordinaire,
A l'église comme présent ;
Ce qu'il devient.... nul se sait guère,
Nul ne l'a su jusqu'à présent.

~~~~~



XXXV

LE CHANT DES ARZONNAIS

—  
Gloire, gloire à notre Patronne,  
Au nom partout si glorieux,  
A sainte Anne dont la couronne  
Brille si belle dans les cieux !

×

Vers ton bien-aimé sanctuaire,  
Joyeux, nous dirigeons nos pas...  
C'est toi dont le bras tutélaire  
Nous a gardés dans les combats.

×

Au vent notre fière oriflamme,  
Nous voilà courant sur la mer...  
Ah ! je le jure par mon âme !  
Malheur aux vaisseaux de Ruyter !

×

Cent fois plus pressés que la grêle,  
Boulets, obus pleuvent sur nous...  
Mais sainte Anne nous est fidèle,  
Et nous méprisons tous les coups.

×

On voit éclater les tonnerres  
Aux deux flancs de notre vaisseau ..  
Puis des cris, d'ardentes colères,  
Du sang qui ruisselle dans l'eau...

×

Gloire, gloire à notre Patronne,  
Au nom partout si glorieux,  
A sainte Anne dont la couronne  
Brille si belle dans les cieux !

×

Un boulet dans cette tempête  
Frappe un de nos marins au front ;  
Malheur ! la moelle de sa tête,  
Jaillit sur un enfant d'Arzon.

×

Tout craque, sabords et mâturé. .  
Mais pour les vaillants Arzonnais  
Pas seulement une blessure.  
Nous te bénissons à jamais !

×

Gloire, gloire à notre Patronne,  
Au nom partout si glorieux,  
A sainte Anne dont la couronne  
Brille si belle dans les cieux !

~~~~~

XXXVI

L'ÉGLISE DU BOURG

—

Pauvre église de ma paroisse,
Où je priais avec ferveur,
Où mon cœur serré par l'angoisse
Toujours retrouvait le bonheur !

×

Salut, petit clocher que j'aime,
Et dont les voix chantaient gaîment,
Lorsque l'eau pure du baptême
De Jésus-Christ me fit l'enfant !

×

Ici, je vois encor la chaire
Où prêchait notre vieux curé,
Que je chérissais comme un père,
Et que j'ai si longtemps pleuré.

×

Devant cet autel inclinée
Que ma mère pria souvent !
Et, sa prière terminée,
Elle me disait doucement :

×

— Regarde la Vierge Marie
Avec son nimbe d'or là-bas,
La Vierge contemplant, ravie,
Jésus reposant dans ses bras !

×

C'est lui qui lance le tonnerre,
Et qui soulève l'Océan ;
Mais c'est en elle qu'on espère
Quand se déchaîne l'ouragan.

×

Ton printemps ne fait que d'éclore...
Mon fils, daigne écouter ma voix !
L'heure viendra .. quand ? — je l'ignore. —
Où tu devras porter ta croix...

Mais si, marchant seul dans la vie,
Ton fardeau devient trop pesant,
Jette les yeux, je te supplie,
Sur ton Jésus agonisant !

×

A mes leçons reste fidèle,
Vénère les saints du pays !
Que jamais ta foi ne chancelle,
Et Dieu te bénira, mon fils ! —

Dieu m'a ravi ma pauvre mère...
Moi-même bientôt je mourrai,
Et sous l'herbe du cimetière
A ses côtés je dormirai.

×

Heureux l'homme qui trouve encore
Une tombe où fut son berceau,
Et près des siens attend l'aurore
Qui lui promet un jour plus beau !

×

Sur ma tombe avec des prières
Je ne veux qu'un peu de gazon,
Puis une croix, Bardes, mes frères,
Où vous écrirez sous mon nom :

×

Il aima Jésus et l'Église,
Et Chrétien et Breton, son cœur
Ne faillit pas à la devise :
La mort... jamais le déshonneur !

~~~~~

XXXVII

## LE PETIT NAOURICK

DE ST-THURIEN

—

Il est souple et droit comme un saule,  
Et la brise sur son épaule  
Vient caresser ses blonds cheveux.

×

Sa démarche est pleine de grâce...  
L'éclat des fleurs du lin s'efface  
Devant l'azur de ses grands yeux.

×

Sur sa bouche fraîche et si rose  
Lorsqu'un doux sourire se pose,  
A celui des anges pareil ;

×

Oui, l'on voudrait, pendant qu'il brille,  
Cueillir sur sa lèvre gentille,  
Cueillir ce rayon de soleil.



Les jours de fête et le dimanche,  
Comme il est fier sous l'aube blanche  
Qu'il promène autour de l'autel !



C'est lui qui répond à l'épître,  
Et qui doit porter le pupître  
Où s'étale le beau missel.



S'il veut tenir à sa promesse,  
Les mains jointes pendant la messe,  
Il semble un petit séraphin ;



Mais la messe à peine finie,  
C'est un enfant bouillant de vie,  
Et reprenant son air mutin.



S'il éclate quelque dispute,  
S'il s'engage, hélas ! une lutte  
Parmi tous les garçons du bourg,



Au plus ardent de la bataille  
Toujours, toujours, il faut qu'il aille,  
Qu'il aille le gentil Naoür.



Au loin, dans la lande fleurie,  
Sur les hauteurs de Coat-Rie,  
On peut encor l'apercevoir.



Ecoutez ! il répète un sône,  
Et sa voix si pure résonne  
Jusqu'au vallon de Kermoustoir.



Bientôt à l'étable il ramène  
Les deux vaches de sa marraine,  
Suivi de Lonik son chien roux.



Quel gazouillement sur la route !  
Il veut rendre jaloux sans doute  
Les oiseaux cachés dans les houx.



C'est pourtant le fils d'une veuve...  
Mais il ignore encor l'épreuve,  
Et jouit de son beau printemps.



A lui les nids de la vallée,  
Les jeux, les courses, la veillée,  
Et le bonheur de ses treize ans !



Dans le monde il pourrait paraître,  
Dans le monde briller peut-être...  
Serait-il plus heureux, hélas !



Non, non ! enfant de la Bretagne,  
Qu'il aime ses bois, sa montagne,  
Le champ qui vit ses premiers pas !



Qu'il reste labourer la terre,  
Pour donner à sa vieille mère  
Le pain qu'il en reçut jadis...!



Qu'il déteste toujours les traîtres..  
Et Jésus, s'il aime ses prêtres,  
Le mettra dans son Paradis.



XXXVIII

LA LÉGENDE DE SAINT BIEUZY

—

I

— Je veux à l'instant voir ici  
Le saint qu'on nomme Bieuzy.

×

Courez vite à son ermitage !  
Mes chiens sont atteints de la rage...

×

Dites-lui que pour les guérir,  
Je lui commande de venir.

×

— Seigneur, c'est l'heure de la messe...  
— Qu'importe ! Courez ! le temps presse —

×

— Pardon, bon serviteur de Dieu,  
De vous troubler dans le saint lieu !

×

Mais du château je suis le page,  
Et je dois remplir mon message.

×

Il va mourir, le grand chien roux,  
Et mon maître a besoin de vous.

×

Vous savez bien qu'il n'attend guère,  
Et je redoute sa colère.

×

— Mon page, d'un plus haut seigneur  
Je suis le dévot serviteur...

×

Quand j'aurai terminé l'office,  
J'irai pour vous rendre service. —

×

II

— Quoi ! seul au château tu reviens !  
Et qui donc guérira mes chiens ?

×

— Mais la messe n'est pas finie...  
— Je me vengerai, sur ma vie ! —

×

Et, prenant vingt de ses soldats,  
Il a précipité ses pas

×

Vers l'église de la paroisse.  
O mon Dieu ! quelle heure d'angoisse !

×

Le saint sur le peuple à genoux  
Disait : La paix soit avec vous !

×

Et, soudain, le comte lui jette  
Son grand coutelas à la tête,

×

Et si fort, que le coutelas  
Demeure dans le crâne, hélas !

×

— Chrétiens, continua l'ermite,  
Que parmi vous nul ne s'irrite !

×

Pardonnez ! Jésus sur l'autel  
A ma voix descendu du ciel,

×

Ce Jésus, à l'heure suprême,  
Est mort en pardonnant lui-même...

×

Pardonnez, et ne pleurez pas...  
Je voudrais encor voir Gildas,

×

Gildas qui pour moi fut un père,  
Et demain à son monastère

×



J'irai, si Dieu le trouve bon. —  
Tous sanglotaient, le comte; non.

III

Les mains jointes pour la prière,  
Le saint passa la nuit entière,

×

Le poignard saignant à son front,  
Dans la chapelle de Comfront.

×

— Partons ! j'entends le coq qui chante. —  
Soudain la foule obéissante

×

Se lève, et suit l'homme de Dieu  
Dont les regards semblent de feu.

IV

— Qu'aperçois-je... serait-ce un rêve !  
Mais qu'aperçois-je sur la grève ?

×

— Ce sont des milliers de bateaux  
Qui se balancent sur les eaux.

×

— Et les marins ! — C'est un mystère —  
Ils ne sont pas de notre terre.

×

Jamais je n'ai vu, non jamais,  
D'hommes si beaux et si parfaits.

×

— Brillant et noble est leur visage,  
Quand ils regardent le rivage.

×

— Se cachant dans un corps mortel,  
On dirait des anges du ciel. —

×

Bientôt chaque nacelle est pleine.....  
Mais on ouvre la voile à peine,

×

Que le plus terrible ouragan  
Vient bouleverser l'océan,

×

Et que les vagues écumantes,  
Dressant leurs crêtes menaçantes,

×

Montent haut comme des clochers  
Pour rebondir sur les rochers.

×

Le bateau du saint — chose étrange —  
Sans doute guidé par un ange,

×

Dans cette lutte sans repos,  
Glisse tranquille sur les flots.

×

Enfin ils touchent à la grève  
Où le monastère s'élève,

×

Et les bateaux dans un instant  
Ont disparu du Mor-Bihan.

v

— Pourquoi le son de cette cloche,  
Ce long cortège qui s'approche ?

×

— Comment ! vous ne le savez pas...  
Bieuzy, l'ami de Gildas

×

Est mort ici la nuit dernière,  
Et les moines au cimetière

×

Accompagnent tous son cercueil,  
— Pour la Bretagne c'est un deuil...

×

Mais pour lui c'est la récompense,  
Le bonheur après la souffrance.

~~~~~

XXXIX

LES CLOCHES DE JANZÉ

A Monsieur l'abbé Rossignol, curé de Janzé

Honneur à votre noble terre
Portant des chrétiens et des preux,
Où les fils, à l'âme si fière,
Marchent dignes de leurs aïeux ;

×

La terre aux sillons héroïques,
Où, comme les moissons ailleurs,
Germent les croix, les basiliques
Pleines de nouvelles splendeurs !

×

Janzé, dans la saison vermeille,
Poète errant, je vais à toi,
Et j'ai contemplé ta merveille,
Belle comme un acte de foi.

×

Mais elle était, hélas ! muette
L'église étincelante d'or.....
Elle attendait ce jour de fête
Que je salue avec transport.

×

Montez donc, voix aériennes,
Montez jusqu'aux astres de feu !
Parlez à nos âmes chrétiennes,
Car vous êtes la voix de Dieu !

×

Parlez-nous de notre baptême,
De nos mères aux cœurs aimants,
Du jour heureux où le saint chrême
Mouilla nos fronts de quatorze ans ;

×

Du jour où la douce promesse,
Qu'échangeaient au pied de l'autel
Nos deux lèvres avec ivresse,
Fut écrite au Livre du ciel !

×

Oh ! parlez-nous du cimetière
Où, rangés sous les ifs touffus,
Dorment jusqu'à l'heure dernière
Tous ceux que nous avons perdus !

×

Lorsque les enfants de la France
Déploieront au vent leur drapeau,
Et, pleins de l'antique vaillance,
Iront pour mourir de nouveau ;

×

Sois prête, ô ma cloche chérie,
A lancer dans l'azur des cieux
Les triomphes de la patrie
Rêvant des jours plus glorieux !

×

O ma cloche d'airain, sois prête,
Quand le Captif du Vatican
Va relever enfin la tête,
Et se redresser rayonnant !

×

Alors, tu mêleras, joyeuse,
Tes chants aux cantiques de paix
Que Rome encor victorieuse
Doit continuer à jamais.

×

Oui, que tous les hommes soient frères
Sous le doux sceptre de Jésus,
Et que les nations entières
Ne forment qu'un peuple d'élus !

×

Sonnez pour Dieu, cloches fidèles,
Cloches aux sublimes accents !
Sonnez ! vous êtes immortelles...
Sonnez jusqu'à la fin des temps !

~~~~~

XL

LE ROSSIGNOL DES TRÉPASSÉS

La neige recouvre la terre,  
Et le froid a glacé ton vol....  
Près des tombes du cimetière  
Que cherches-tu, mon rossignol ?

×

Comme les oiseaux de Bretagne,  
Si tu n'as plus de nid, hélas !  
Le nid où dormait ta compagne,  
Viens, viens ! je demeure là-bas. ...

×

Je le devine... tu préfères,  
Pour jouer le soir avec toi,  
Deux ou trois charmants petits frères....  
Eh bien ! mon rossignol, suis-moi !

×

Ils ont aussi perdu leur mère....  
Vous réunirez votre amour,  
Car une peine est plus légère,  
Quand on la porte tour à tour.

×

Ils ont appris, ces pauvres anges,  
En souriant dans leur berceau,  
Que l'enfant — mystères étranges —  
A son cœur fait comme l'oiseau.

×

Sur leurs cheveux où l'or ruisselle  
Viens, mon rossignol, reposer,  
Effleurer leur front de ton aile  
En échange d'un doux baiser.

×

Leur mère.... ! ô jours si pleins de charmes,  
Remplis d'épanchements sans fin !  
Petit oiseau, sèche leurs larmes,  
Comme autrefois sa tendre main !

×

Maintenant la maison est vide.....  
Pour eux s'est enfui le bonheur.....  
Leur pauvre cœur saigne, livide,  
Hélas ! brisé par la douleur.

×

Viens donc consoler leur tristesse !  
Je t'attendais depuis longtemps.....  
Viens leur donner une caresse,  
Viens parler d'elle à ses enfants !

×

Mais que je réchauffe ton aile,  
O mon ange ! c'est toi, mon fils .....  
Pour me parler un instant d'elle,  
Oui, tu descends du Paradis.....



XLI

L'HÉROÏNE DE KEROIGNANT

*Au T. Cher Frère Maudan, directeur  
de l'école de Brélès.*

I<sup>er</sup>

Vallon de Keroignant aux rians paysages,  
Que j'ai rêvé de fois, caché sous tes ombrages,  
M'enivrant à loisir de paix et de bonheur !  
Doux vallon, c'est vers toi que s'élance mon cœur.....  
Ton frais ruisseau gazouille encor comme naguère,  
Et l'oiseau te redit sa chanson printanière.  
As-tu donc oublié nos anciennes douleurs,  
Et la goutte de sang au milieu de tes fleurs ?

II<sup>e</sup>

Quatre-vingt-treize, hélas ! Un lugubre silence  
Planait avec la mort au-dessus de la France.  
Les farouches tyrans avaient tué le roi,  
Et le prêtre proscrit, errant avec sa foi,  
Allait dans les forêts, au milieu des bruyères  
Chercher d'autres autels pour les sacrés mystères.

Sur l'échafaud montait le signe de la croix,  
Et l'on ne pouvait plus prier comme autrefois.  
Honneur à nos Bretons, aux Vendéens leurs frères!  
Leur âme a tressailli sous les mâles colères,  
Et je les vois braver les balles et le feu  
Pour défendre leur sol, pour défendre leur Dieu.

.....  
.....

Job avait décroché son fusil pour la guerre.....  
Restée avec sa sœur, Louisa la fermière  
Veillait sur le foyer, sur les petits enfants,  
Présidait aux travaux qui se font au printemps.  
Mais jamais de chansons pour égayer l'ouvrage,  
Pas même de souris pour se donner courage....  
La tempête pouvait — on le savait trop bien —  
Peut-être avant le soir frapper ce toit chrétien.  
Les ornements servant au divin sacrifice,  
Les reliques des saints, la croix et le calice,  
Qu'avait pu réunir une pieuse main,  
Le tout était caché sous des gerbes de lin;  
Et ce noble vieillard, à la douce figure,  
Qui semble tressaillir dans son habit de bure  
Quand l'étranger, passant le long de la maison,  
Murmure quelquefois le mot de trahison,  
Ce vieillard est un prêtre, et son cœur plein d'angoisse  
Ne songe nuit et jour qu'à sa pauvre paroisse.

III<sup>e</sup>

— Ils n'auront pas du moins, ils n'auront pas ma sœur,  
S'écriait Margait, en proie à la douleur.  
Fuyez! vite, fuyez! Quelle sinistre escorte!  
J'aperçois les soldats... ils frappent à la porte. —  
Et le prêtre, brûlant déjà d'être martyr,  
Obéit en silence à son pressant désir.  
Les bourreaux sont entrés.... Le visage intrépide,  
La jeune fille attend le traître qui les guide.  
— Livre-nous sur le champ celui que nous cherchons!  
L'échafaud n'est pas loin du seuil de nos prisons.  
Mort aux conspirateurs! Sauveurs de la patrie,  
Nous les traquons sans cesse, et nous aurons leur vie.  
Réponds-moi! N'es-tu pas la femme d'un chouan  
Qui combat contre nous pour le fils du tyran?  
Mais l'heure sonne enfin.... la vengeance s'apprête....  
Et toi-même au couteau tu porteras ta tête.  
Soldats, ramenez-le! — Mais le prêtre avait fui,  
Trompant les assassins envoyés contre lui.  
Seule, la noble enfant, au milieu des outrages,  
Et des chaînes aux mains, traverse les villages  
Où tous, en la voyant, se cachent pour pleurer.  
Reviendra-t-elle, hélas! et peut-elle espérer!  
Et Margait allait, l'âme contente, fière  
D'avoir à dix enfants su conserver leur mère.  
Quand Louisa, le soir, rentrée à Keroignant,  
Eut entendu la fin de ce récit poignant :

C'est moi, dit-elle, moi que réclamait leur haine....  
C'est à moi de marcher et de subir la peine....  
Rien ne m'arrêtera... sur ma tête malheur,  
Si je laissais mourir ainsi ma pauvre sœur!  
Et tes enfants... ! non, non ! Resté dans ta demeure....  
Ta sœur si courageuse est au Ciel à cette heure.  
Et la mère se tut, en prononçant un nom  
Qui fera tressaillir le cœur de tout breton.  
Et je l'ai lu, ce nom, sur la modeste pierre  
Qui couvre Margaït au fond du cimetière.  
« Ici, chrétiens pieux, est couchée à jamais  
» Marguerite Le Saint... qu'elle repose en paix ! »

IV<sup>a</sup>

Et j'oubliais un peu ces jours remplis d'alarmes,  
En écrivant ces vers que je mouillais de larmes.  
Mon pays bien-aimé, s'ils devaient revenir,  
Chacun de tes enfants serait-il un martyr?  
Pour protéger la croix, et sauver le calice,  
Voudrait-il, souriant, courir au sacrifice?  
Oui, oui, nous braverons et le fer et le feu,  
S'il faut jamais lutter pour la cause de Dieu....  
Nous avons bu la foi sur le sein de nos mères,  
Et nous serons toujours vaillants comme nos pères.  
Nous crîrons, nous aussi : Jamais le déshonneur !  
Et nul, nous le jurons nul ne nous fera peur.

XLII

COMPLAINTÉ DE LA DAME DE NIZON

— Elle est morte, — ô Dieu, du courage ! —  
La Dame du Plessix-Nizon,  
Et j'aperçois comme un nuage  
Qui me voile tout l'horizon.

— Qui désormais, petite mère,  
Nous filera des vêtements,  
Et viendra, dans notre misère,  
Donner du pain à nos enfants ?

De sanglots la route était pleine,  
Depuis Kemperlé jusqu'au bourg,  
Car chacun était dans la peine,  
Et se sentait le cœur bien lourd.



Quel deuil pour la terre Bretonne,  
Et quel deuil, hélas ! au manoir !  
Adieu, vous qui fûtes si bonne,  
Adieu, vous notre seul espoir ! —

×

— Vos larmes valent des louanges,  
Pauvres qu'elle a toujours chéris...  
Mais cessez vos pleurs, car les anges  
L'ont emportée en Paradis. —

×

— Saints et Saintes, disait la Dame,  
Le regard levé vers le ciel,  
Descendez et prenez mon âme !  
J'ai soif du bonheur éternel... —

×

Notre mère avec un sourire  
A fermé les yeux doucement,  
Et son souris semblait nous dire :  
Oh ! le beau ciel éblouissant !

×

De la Vierge c'était la fête,  
Un vendredi, je m'en souviens,  
A cette heure où, baissant la tête,  
Jésus mourait pour nous, chrétiens.

×

O vous que ce malheur afflige,  
Si vous l'aimez, ne pleurez plus !  
L'épi mûr penchait sur sa tige,  
Et les moissonneurs sont venus.

×

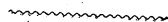
Le vieil arbre est couché par terre,  
— Le Maître a repris son trésor —  
Mais la racine reste entière,  
Et fleurira bientôt encor.

×

Les oiseaux sous le vert feuillage  
Comme autrefois feront leurs nids,  
Célébrant le Dieu qui ménage  
Les grains de mil aux plus petits.

×

Récitons tous une prière  
Pour celle qui dort dans ce lieu,  
Et qu'on écrive sur sa pierre :  
*Elle aima les pauvres et Dieu !*



XLIII

UNE SŒUR DE CHARITÉ BRETONNE

*A l'abbé Antoine Kerbiriou.*

Le seize août ! jour fatal où la France envahie  
Voyait à Rezonville, aux feux de l'incendie,  
Tomber ses fiers enfants.....  
Et le canon tonnait, et le torrent qui roule  
Emportait les blessés jetant dans cette foule  
Leurs sourds gémissements.



Vous étiez avec nous, vaillante trinitaire.....  
Sous votre voile noir, pauvre sœur Sainte-Claire,  
Oui, je vous aperçois  
Soutenant nos soldats épuisés par la fièvre,  
Les consolant encor, le souris sur la lèvre,  
Des larmes dans la voix.



Et sa voix leur parlait de tout ce qui soulage.....  
De leur mère, de Dieu, de la croix du village,  
D'un frère ou d'une sœur,  
Tandis que ses deux mains, douces et caressantes,  
Pensaient avec amour les blessures béantes  
Qui la laissaient sans peur.

×

De l'eau, de l'eau par grâce ! une goutte ou j'expire.....  
Criaient-ils à la fois dans leur ardent délire,  
L'œil farouche, hagard.....  
Mais pour leur obéir, mouiller leurs lèvres pâles,  
Il fallait affronter les obus et les balles  
Pleuvant de toute part.

×

Qu'importe au dévouement ! A travers la bataille,  
En dépit du canon vomissant sa mitraille,  
Cette femme au cœur d'or  
Allait chercher un peu de cette eau précieuse,  
L'apportait au bivac, et, sereine et joyeuse,  
Recommençait encor.

×

Le nombre a triomphé..... Notre vaillante armée,  
Si belle aux premiers jours, maintenant décimée,  
Est en marche pour Metz ;  
Et sur la paille humide et de sang déjà teinte  
Se pressent les blessés dont la bouche à la plainte  
Ne se ferme jamais.

×

Dieu, nous devons courber le front sous tes vengeances !  
Que de cris déchirants, que d'horribles souffrances  
Le long de ce chemin !  
Et l'intépide sœur se prodiguait sans cesse,  
Prenant ce qu'elle avait dans l'âme de tendresse  
Pour ces douleurs sans fin.

×

Sainte-Claire appuyait les uns sur sa poitrine,  
Soutenait de ses mains leur tête qui s'incline  
Dans un dernier effort,  
Et les autres avaient une douce parole,  
Un-de ces mots aimants qui touche et qui console  
Au moment de la mort.

×

Chaque visage est sombre, et le cortège immense  
Au milieu des canons avec lenteur s'avance.....

Le Chef est anxieux.....

Sainte-Claire ranime un malade qui râle,

— Ah ! je tressaille encor ! — quand soudain une balle  
La renverse à mes yeux.

×

Ce sont les Prussiens qui creuseront la terre  
Où vous devez, hélas ! jusqu'à l'heure dernière,

Ma Sœur, dormir en paix,

O vous, du dévouement pure et noble victime,

Vous que nul ici-bas, héroïne sublime,

Ne connaîtra jamais.

×

Reposez ignorée au fond de la Lorraine,

Dans ce sol généreux que foule aux pieds la haine

D'un insolent vainqueur !

Mais nous sommes Français, les fils de cette race

Qui saura conserver toujours, quoi que l'on fasse,

La mémoire du cœur.

XLIV

LE DRAP MORTUAIRE

—

— Rose Le Fur, vous êtes belle,  
Et vous avez — je ne mens pas —  
Plus d'esprit qu'une demoiselle  
Qui sort du couvent de Daoulaz. —

×

Et Rose, pieuse naguère,  
Sentait trembler son petit cœur...  
Adieu, les conseils de sa mère,  
Et les conseils du vieux recteur.

×

Plus de prière, plus de messe,  
Mais corsets, rubans de velours...  
Elle rêve, rêve sans cesse  
Aux beaux pardons des alentours.

×

Son courroux parfois se repose ....  
Mais il existe un Dieu vengeur !  
Ecoutez l'histoire de Rose,  
Et tous vous frémirez d'horreur.

C'était un soir... A la veillée  
Chez ses voisins de Kerlivo  
La jeune fille était allée  
Pour apprendre un sône nouveau.

×

Elle revenait, vite, vite,  
En répétant une chanson  
Qu'un riche et gentil Roscovite  
Lui chanta pendant la moisson.

×

Elle est devant le cimetière...  
Elle entre, — le récit est vrai —  
Aussi joyeuse, aussi légère  
Que l'oiseau dans le mois de mai.

×

Minuit sonne... sur chaque pierre  
— Du ciel serait-il descendu ? —  
Son œil voit un drap mortuaire,  
Un drap mortuaire étendu.

×

La fosse où sa mère sommeille  
Est couverte aussi du drap noir.  
Alors sa fureur se réveille...  
— Je vais l'emporter pour ce soir. —

×

Fermant les yeux, elle se plonge  
Dans ses doux rêves de bonheur,  
Quand soudain un horrible songe  
Etreint et déchire son cœur.

×

Elle croit sentir sur sa tête,  
Dont chaque cheveu s'est dressé  
La main hideuse d'un squelette  
Sorti de son linceul glacé.

×

Et la voix lui crie : A ta mère  
Encore loin du Paradis  
Rends vite son drap mortuaire,  
Fille ingrate que je maudis !

×

Dès le matin, pâle, tremblante,  
Les yeux respirant la terreur,  
Rose Le Fur, la mécréante,  
Rose courut chez le recteur.

×

Oh ! que de sanglots et de larmes !  
Sa lèvre à peine peut s'ouvrir...  
— Ma fille, calmez vos alarmes,  
Car Dieu pardonne au repentir.

×

Allez ce soir au cimetière,  
— Votre salut est à ce prix —  
Allez remettre le suaire  
Sur la tombe où vous l'avez pris !

×

Je serai moi-même à l'église,  
Agenouillé devant la croix ;  
Que votre cœur se tranquillise...  
Vous reconnaîtrez bien ma voix.

×

Rose sous un ciel sans étoile  
Au cimetière entre à minuit.....  
La lune elle-même se voile,  
Et l'on n'entend plus aucun bruit.

×

— Oh ! ne me laissez pas en peine,  
Parlez, dit le recteur ! — Pour Dieu,  
Lui répond une voix lointaine,  
Daignez m'arracher à ce lieu !

×

Mon père, — ce n'est pas un rêve —  
Des tombeaux qui s'ouvrent béants  
Je vois chaque mort qui se lève  
Avec des regards effrayants.

×

J'aperçois, j'aperçois ma mère  
Qui se dresse l'air menaçant...  
Malheur sur moi ! malheur, mon père ! —  
Puis tout se tait pour un instant.

×

Mais soudain dans le cimetière  
Résonne un horrible fracas,  
Et l'on dirait que chaque pierre  
Se brise et vole en mille éclats.

×

Oh ! quelle nuit pleine d'angoisse !  
On la chercha trois jours, hélas !  
Mais désormais dans la paroisse  
Rose Le Fur ne revint pas



XLV  
UN PRÊTRE BRETON

—  
*A la mémoire de Mgr du Marhallac'h.*

C'était aux sombres jours où la France meurtrie,  
Mais dans son désespoir retrempant sa vigueur,  
Contre le Prussien luttait avec furie,  
A chacun de ses fils demandant un sauveur.

×

« Au combat ! ont crié les enfants d'Armorique.....  
Notre étendard au vent, et des armes pour nous ! »  
Et, redisant en chœur le vieux bardit celtique,  
Ils sont tous accourus frémissants de courroux.

×

Bientôt le canon tonne et vomit sa mitraille.....  
Qu'importe ! Pleins d'ardeur ils s'élancent au feu.  
Joyeux, ils tomberont sur le champ de bataille,  
Car ils versent leur sang pour la France et pour Dieu.

×

En quittant le manoir ou bien l'humble chaumière,  
Chacun d'eux a juré de mourir en chrétien,  
Et nourris de Jésus et bénis par leur mère,  
Ces vaillants de la foi ne tremblent devant rien.

×

Le voyez-vous là-bas, l'aumônier volontaire,  
Affronter les périls et parcourir leurs rangs,  
Lui, dont notre Bretagne à jamais sera fière,  
Le fils des vieux croisés, le prêtre aux cheveux blancs !

×

Son chapelet au bras, le voyez-vous qui passe....  
Sous sa soutane noire est un cœur de héros,  
Qui bat à l'unisson de tous ceux de sa race,  
Et qui veut se donner sans trêve ni repos.

×

Comme il sait consoler les blessés sur leur couche,  
Les abordant toujours avec des mots amis,  
Ramener un instant le souris sur leur bouche,  
Leur parlant de leur mère et de leur doux pays !

×

Aujourd'hui c'est L'Hay de lugubre mémoire....  
Un ouragan de fer sème partout la mort,  
Et l'Allemand, déjà la main sur la victoire,  
Pour triompher enfin redouble son effort.

×

Nos rangs sont décimés.... Le chef alors s'écrie :  
« Couchez-vous, couchez-vous ! » Mais lui n'obéit pas...  
« Je suis ici, dit-il, le maître de ma vie ;  
» Je veux être debout pour bénir mes soldats. »

×

Kerdanet, Duplessix, frères par la vaillance,  
Tous deux frappés au front, l'arrosent de leur sang ....  
Mais, refoulant soudain ses pleurs et sa souffrance,  
Il s'élance à l'appel qu'il croit le plus pressant.

×

Et les balles sur lui tombent comme la grêle.....  
L'une même a troué son chapeau qu'elle abat.  
Il désirait mourir... la mort était si belle !  
Mais Dieu le réservait pour un autre combat.

×



Ah ! Que la croix fait bien sur sa mâle poitrine !  
Nobles aïeux dormant sur notre sol breton,  
Levez-vous ! Regardez chaque front qui s'incline  
Pour saluer le fils qui grandit votre nom.

×

Les combats sont finis, et la France lassée  
Peut-reposer du moins au lit de ses douleurs...  
Où va-t-il ? oublieux de la gloire passée,  
Il va prêcher le Christ à de pauvres pêcheurs.

×

Dans les Glénans, battus par les flots en colère,  
Il fait le catéchisme à leurs petits enfants ;  
Et s'il est un bonheur pour ce vrai cœur de père,  
C'est de les voir heureux et toujours souriants.

×

La tempête a grondé, soulevant les abîmes....  
Malheur aux matelots perdus sur l'océan !  
Oui, malheur ! Au matin, il comptait les victimes,  
Six cadavres au bord poussés par l'ouragan.

×

Il les a tour à tour portés au presbytère. ...  
Devenant ouvrier, il taille leur cercueil....  
A ce nouveau labeur il met la nuit entière,  
Et recouvre les morts de leur dernier linceul.

×

O sainte charité ! dévouement qui s'ignore !  
Prêtre de ce Jésus qu'il offrait sur l'autel,  
Il voulait s'immoler et s'immoler encore,  
Et s'oublier lui-même en regardant le ciel.

×

Je lui devais ces chants que mon cœur lui dédie....  
Devant Dieu, mais Dieu seul, il a baissé le front.  
Rien n'a pu le dompter, ni la mort, ni la vie....  
Je lui devais ces chants, car il fut un breton.

~~~~~

XLVI
LE LÉPREUX

—

O Dieu du ciel et de la terre !
Je suis plongé dans la douleur,
Nuit et jour rêvant solitaire
A celle qui m'a pris mon cœur.

×

Hélas, hélas ! la maladie
Sur mon lit me tient affligé ;
Si je voyais ma douce amie,
Je serais bientôt soulagé.

×

Si je la voyais reparaitre
Comme l'étoile du matin,
Oui, je me sentirais renaître,
Et je bénirais mon destin.

×

Le vase effleuré par sa lèvre,
Si je le touchais seulement,
Je serais guéri de ma fièvre,
Guéri de ma fièvre à l'instant.

×

Le cœur que m'a donné ma douce,
Je ne l'ai point éparpillé....
Comme l'on mêle fleur et mousse,
Avec le mien je l'ai mêlé.

×

LA JEUNE FILLE

Je ne pourrai jamais vous croire,
Moi plus noire que les corbeaux.

LE JEUNE HOMME

Comme mûre seriez-vous noire,
Je ne change pas de propos.

×

LA JEUNE FILLE

Vous en avez menti, jeune homme !
Oui, oui, vous m'êtes odieux,
Et de m'oublier je vous somme....
Je le sais, vous êtes lépreux.



LE JEUNE HOMME

Hélas ! à la pomme vermeille,
Femme, ressemble votre cœur !
La pomme à voir est sans pareille,
Mais elle cache un ver rongeur.



Jeune fille, à la rose blanche
Est semblable votre beauté....
Elle brille une heure à la branche,
Et le vent a tout emporté.....



Sur les bords de l'étang séjourne
La fleur rappelant vos amours...
La fleur parfois tourne et retourne,
Jeune fille tourne toujours.



Fils de Job Kaour des Grands-Saules,
Pauvre jeune clerc sans écus,
J'ai passé trois ans aux écoles,
Et je n'y reparaîtrai plus.



Mais dans un peu de temps encore
J'irai loin du pays, hélas !
Où donc irai-je ? Je l'ignore...
En Paradis je n'irai pas.



XLVII

LE PARDON DE SAINT-FIACRE

— Venez donc avec nous, Louis Rozaoület,
Et nous irons tous quatre au pardon du Faouet.
— J'ai mes pâques à faire, et si je vous écoute...
Non, non ! continuez, mes amis, votre route ! —

×

— Bonjour, Jeanne Troé ! Bonjour, père Moriz !
Pour nous accompagner donnez-nous votre fils.
— Courtois sont vos propos ..votre désir l'emporte...
Mais, le soleil couché, je l'attends à ma porte.

×

— Moriz, ne craignez rien... nous ayons tout le jour,
Et bien avant le soir nous serons de retour. —
La messe et le sermon se terminaient à peine...
— Loïsik, viendrez-vous souper chez ma marraine ?

×

Kerli n'est pas très loin... seulement quelques pas...
— Allez-y seuls, allez ! pour moi, je n'y vais pas.
Allez, allez-y seuls ! pour moi, je n'y vais guère,
Car je serais trop tard et grondé par ma mère. —

×

Il a cédé pourtant.. mais à table il pleurait...
Louis, petit Louis, pourquoi verser des larmes ?
Nous sommes trois ici... bannissez vos alarmes ! —
Mais il disait tout bas : — O Jésus, qu'ai-je fait ? —

×

A la croix du chemin que couvrait un grand frêne,
Ils trouvèrent, le soir, courant à perdre haleine,
Marianna demeurée en arrière des siens...
— Ma petite, arrêtez ! arrêtez, je vous tiens ! —

×

Loïsik chérissait avec toute son âme
La douce Marianna qui lui rendait sa flamme ;
Dans un berceau commun on les avait couchés,
Et souvent sur la lande ils s'étaient recherchés.

×

La jeune fille, pâle et tremblante de crainte,
Vint tomber en pleurant au pied de la croix sainte.
— A mon secours, Louis ! je suis perdue, hélas !
Dit-elle en l'étreignant avec ses petits bras. —

×

— Mes amis, quelle horreur ! pourquoi commettre un
Ayez pitié de vous et de votre victime. . . [crime ?
Laissez-la, laissez-la passer sur le chemin,
Pas d'outrage, ou de Dieu vous sentirez la main.

×

— Valeureux champion, votre menace est vaine —
Et puis, de le poursuivre avec des cris de haine,
Semblables à trois loups de carnage altérés....
— C'est ici, Loïsik, ici que vous mourrez ! —

×

— O bourg de Skeul ! veuillez me conduire à mon père,
Et mon cœur oubliera votre injuste colère !
— Louis, vous n'avez plus besoin que d'un linceul,
Plus vous ne mangerez de pain au bourg de Skeul.

×

— Mes amis, je mourrai, puisqu'il faut que je meure,
Sans embrasser ma mère et revoir ma demeure....
Mais enlevez, du moins, les deux rameaux bénits
Que moi-même j'avais cousus dans mes habits. —

×

Hélas ! ils l'ont tué... sur la verte bruyère
Ils traînent par les pieds Louis à la rivière,
Et, sans peine, à l'instant soulevant leur fardeau,
Pour cacher leur forfait, ils l'ont jeté dans l'eau.

×

Moriz, pendant ce temps, plongé dans la tristesse,
Cherchait partout Louis et l'appelait sans cesse ...
— Consolez-vous, Moriz, et cessez de pleurer !
Louis viendra bientôt... il a pu s'égarer. —

×

Hélas ! Qui n'aurait eu l'âme tout attendrie,
En voyant Loïsik couché dans la prairie,
Sa blonde chevelure éparse sur ses yeux,
Et gardant dans la mort un air si gracieux ?

×

Hélas ! Qui n'aurait eu l'âme tout attendrie,
En voyant Loïsik couché dans la prairie,
Et nul pour relever son petit corps tout nu,
Si ce n'est le recteur, de Langonet venu.

×

Et le recteur disait dans sa douleur amère :
— Adieu, cher Loïsik, tu vas aller en terre !
En vain je t'attendais au bourg de Langonet....
Adieu, puisque tu dois reposer au Faouet !



XLVIII

LA JEUNE FILLE NOYÉE

DE LANILDUT

I

Terre qui m'as vu naître, ô ma Bretagne aimée,
Si belle avec tes houx, ta lande parfumée,
Et tes pommiers en fleurs souriant aux prés verts,
Et tes grands bois remplis de rustiques concerts,
De ton doux souvenir en vain son cœur s'enivre...
Exilé loin de toi, le Breton ne peut vivre.
Il lui faut tes varechs, tes brises, ton ciel bleu,
Tes églises, tes chants qui lui parlent de Dieu,
Et, quand la mort l'a pris, le petit cimetière
Où sous les ifs touffus l'attend sa vieille mère.

II

Le soleil éclairait les rochers de Porzmeur...
— Ah ! ce nom fait encor tressaillir tout mon cœur. —

Son filet sur l'épaule, Anna le long des grèves,
 Annaïk s'en allait, poursuivant ses doux rêves.
 Les pauvres orphelins auraient du pain moins noir,
 Et sa mère, du feu, pour se chauffer le soir.
 Son panier se remplit, et se remplit sans cesse,
 Et l'enfant de Porzmeur, fière de sa richesse,
 Courbant sous le fardeau, mais redoublant d'ardeur,
 N'a pas même le temps d'enlever la sueur
 Qui de son front joyeux sur le sable ruisselle.
 Elle a pâli soudain... Elle tremble et chancelle...
 Oui, malheur sur sa tête ! Elle ne voyait pas
 Que la vague montait, montait toujours, hélas !
 Elle est encor debout au milieu de l'abîme,
 Mais déjà chaque flot réclame sa victime.
 Anna, gravis ce roc ! Plus haut, encor plus haut !
 Mais la vague l'atteint .. C'est Anna qu'il lui faut.
 Oh ! quelle heure terrible ! Elle va disparaître...
 Sur la falaise, au loin elle croit reconnaître
 La troupe des pêcheurs regagnant leur foyer.
 Au secours, au secours ! Mais elle a beau crier...
 Les longs gémissements de la mer menaçante
 Etouffent les appels de sa voix suppliante.
 Nul esquif sur les flots ouvrant son aile au vent...
 Seul, lugubre et plaintif, le cri du goëland
 Interrompt quelquefois un horrible silence,
 Et la vague toujours implacable s'élance...
 Pauvres petits enfants, qui l'attendiez joyeux,
 Plus vous ne la verrez souriant à vos jeux ;

Vous ne l'entendrez plus auprès de votre mère,
 Son chapelet en main, commencer la prière.
 Annaïk, intrépide en face du péril,
 Montre jusqu'à la fin un courage viril.
 Mourir à dix-sept ans ! et pas même un murmure
 S'échappant résigné de son âme si pure...
 De sa coiffe de toile elle a défait les nœuds,
 Et, laissant sur son sein tomber ses longs cheveux,
 Elle ose les nouer de sa main virginale
 Aux goémons pendants à la roche fatale...
 Son corps ne sera pas, jouet de l'océan,
 Du moins sur d'autres bords jeté par l'ouragan.
 Au matin, l'on trouva sur sa funèbre couche
 Annaïk qui dormait un souris sur la bouche.
 O douce jeune fille ! Avant d'aller à Dieu,
 Elle avait vu sans doute un cercueil au saint lieu
 S'arrêter un instant, et sa tombe creusée
 Sous le gazon béni, tout brillant de rosée.
 A l'ombre du clocher, vierge, sommeille en paix !
 Les pêcheurs de Porzmeur ne t'oublieront jamais.

III

Bretons qui m'écoutez, aimons, aimons comme elle
 Cette terre que Dieu pour nous créa si belle
 La terre des héros et des hommes de cœur
 Qui, vivant en chrétiens, savent mourir sans peur.

Aimons la croix du bourg, notre petite église,
Et nos prêtres qu'ailleurs aujourd'hui l'on méprise...
Aimons tous la Bretagne où fut notre berceau,
Et puissions-nous un jour y trouver un tombeau !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
A la Terre des Houx !	7
Gweno'a	10
Quiberon.	14
La Pennerès de Keroulas.	18
Le Chant des Ames.	25
Dans une Ferme Bretonne.	27
La Colombe du Barde.	31
Sainte Anne d'Auray.	34
Légende de la Dame Béatrix de Talmont.	40
Le Petit Mousse.	49
La Harpe d'Armorique.	52
L'Homme qui ne Mange pas.	55
Le Clerc de Laoudour.	60
Le Pardon de Rumengol.	66
Notre-Dame de Bethléem et la Légende du Sire de Garo.	70
Les Adieux du Conscript.	76
La Tour d'Auvergne.	80
Le Roitelet de Bretagne.	85
Irvan, le Pilleur des Côtes	89
La Plainte du Meunier.	93
Saint Pol de Léon et le Dragon.	97
Notre-Dame du Roncier et les Aboyeuses de Josselin.	101
Un Noël Breton.	106
Solitude	110

Sainte Triphine.	113
1 ^{er} <i>La Fuite</i>	113
II ^e <i>La Prison</i>	119
III ^e <i>L'Echafaud</i>	127
Le Tombeau d'une Mère.	133
Souvenirs d'Enfance.	136
Lamoricière.	140
Le Retour du Conscrit.	147
La Flèche de Kréis-Ker.	151
Mathelin le Barde.	158
Le Pénitent de Kergloff.	161
Violette et Pinson.	165
La Cane de Monfort.	168
Le Chant des Arzonnais.	174
L'Eglise du Bourg.	177
Le Petit Naoürik de Saint-Thurien.	181
La Légende de Saint Bieuzy	184
Les Cloches de Janzé.	194
Le Rossignol des Trépassés.	198
L'Histoire de Keroignant	201
Complainte de la Dame de Nizon	205
Une Sœur de Charité Bretonne.	209
Le Drap Mortuaire.	213
Un Prêtre Breton.	219
Le Lépreux.	224
Le Pardon de Saint-Fiacre.	228
La Jeune Fille Noyée de Lanildut.	233